This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DC
130
.L5
D74

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

[DOUXMÉNIL]. Mémoires et Lettres pour servir à l'Histoire de la vie de Mademoiselle de l'Enclos. *A Rotterdam*, 1751, in-8, veau marbré, dos orné, tr. rouges (*Rel. anc.*).

Doukmenil

MÉMOIRES
ET
LETTRES

Pour servir à l'Histoire de la Vie de Mademoiselle

DE L'ENCLOS.

A ROTTERDAM,

M. DCC. LI.

DC

725265-129

A EUGÉNIE.

VOus m'avez demandé, belle Eugénie, l'Histoire de Mlle de l'Enclos, & j'ai eu l'imprudence de vous la promettre. Mais les recherches que j'ai faites pour contenter votre curiosité, n'ont point été aussi heureuses que je le souhaitois; & je ne puis vous donner qu'une esquisse très-légere & très-imparfaite de son caractere & de ses avantures. Au reste ne cherchez point, dans le cours de sa vie, cette foule d'événemens intéressans que produisent les passions, quand elles sont obligées d'opposer le voile du mystere au joug de l'importunité & de la contrainte. Vous n'y trouverez ni les rafinemens de la coquetterie, ni les artifices de l'infidélité, ni les noirceurs de la perfidie. La Liberté, l'Amour, & la Philosophie, chez elle, se tenoient par la main: c'étoit une ame noble, mais sensible, qui se livroit avec franchise à toute la vivacité de ses goûts, & qui savoit allier avec dignité

l'Enclos, Gentilhomme de Touraine, & de Mademoiselle de Raconis, son épouse, Demoiselle de l'Orléanois. Elle naquit à Paris le 15 Mai 1616, & elle se nommoit Anne de l'Enclos.

M. de l'Enclos, son pere, avoit pris le parti des armes dans sa jeunesse, il avoit servi sur la fin du règne de Henri IV, & au commencement de celui de Louis XIII. S'étant fait connoître pour un des braves de son tems, il s'attacha sur la fin de ses jours, en cette qualité, au fameux Cardinal de (*a*) Retz, qui étoit pour lors Chanoine de l'Eglise Cathé-

(*a*) Jean-François-Paul de Gondi, Car-

drale de Notre-Dame de Paris ; lequel avoit toûjours eu pour lui beaucoup d'estime. Madame de l'Enclos, sa mere, étoit une dévote dont l'esprit étoit extrêmement borné.

M. de l'Enclos étoit un homme d'intrigues & de cabales ; il

---

dinal de Retz, Damoiseau de Commerci, Abbé de S. Denis, & second Archevêque de Paris, naquit en Octobre 1714, fut Chanoine de Notre-Dame le 31. Décembre 1627, Coadjuteur de Paris le 10. Juin 1643, Cardinal le premier Mai 1652, Archevêque de Paris le 21. Mars 1654. Il se démit de son Archevêché en Mars 1662, & mourut à Paris, le 24. Août 1679, âgé de 64. ans & 10. mois.

avoit cependant de l'esprit & de l'érudition ; & entr'autres talens, il avoit celui de jouer parfaitement du luth ; c'est ce qui a fait dire faussement dans le monde, que Mademoiselle de l'Enclos étoit la fille d'un Joueur de luth. Il est vrai que son pere, qui l'aimoit passionnément, eut la complaisance de lui apprendre lui-même à jouer de cet instrument dès son enfance, & qu'elle y fit de grands progrès en très-peu de tems.

Sa mere, qui en vouloit faire une dévote comme elle, la menoit tous les jours à Vêpres & au Sermon ; mais *la petite Ninon*,

avant de ſortir, avoit toûjours ſoin de mettre dans ſa poche quelque livre divertiſſant, d'Hiſtoire ou de Poëſie, qu'elle portoit à l'Egliſe pour ſe déſennuyer.

Elle perdit ſon pere & ſa mere dès ſa plus tendre enfance, c'eſt-à-dire, à l'âge de quinze ans. Juſqu'à cet âge elle fut élevée par un pere qui l'aimoit à la folie, & par une mere qui la contrarioit ſans ceſſe. Mais ſans entrer dans les détails de ſa premiere éducation, il ſuffit de dire, qu'elle étoit ſi bien née, qu'elle ſe forma, pour ainſi dire, toute ſeule, & que la juſteſſe de ſon eſprit l'éclaira ſur les défauts de ſa mere, ſans rien

diminuer des sentimens qu'elle lui devoit.

Elle perdit sa mere à l'âge de quatorze ans, en 1630, & son pere mourut un an après, en 1631, âgé d'environ cinquante ans. Ainsi elle se trouva, à l'âge de quinze ans, maîtresse de sa destinée; mais avec un bien qui n'étoit pas considérable, parce que son pere, qui avoit eu part à beaucoup de duels, avoit dissipé presque tout son patrimoine, dans l'espérance de faire un jour fortune.

Mademoiselle de l'Enclos, malgré sa grande jeunesse, avoit naturellement l'esprit mâle, mais

ſans ſéchereſſe, agréable ſans fadeur, juſte ſans pédanterie, le diſcernement fin, le jugement ſolide, & le goût délicat. Elle jouiſſoit d'un bien médiocre, mais honnête. Sa beauté, ſes graces & ſa naiſſance, avantages groſſiers, en comparaiſon de ſon cœur & de ſon eſprit, la firent d'abord regarder comme un très-bon parti, ſi elle eût voulu ſe marier, & lui attirerent bien-tôt les éloges & les cœurs de tout le monde. Mais, comme elle avoit dès-lors une averſion ſinguliere pour le mariage, & un goût décidé pour la liberté, elle ne voulut jamais ſonger à aucun établiſſement. Son pere, qui avoit éprouvé par lui-

même une partie des désagrémens du mariage, loin de lui parler en faveur du lien conjugal, l'avoit plus d'une fois sollicitée, par de puissantes raisons, à suivre le plan de vie qu'elle embrassa dans la suite, & même étant au lit de la mort, il la fit aprocher, & lui tint ce discours : » Ma fille, vous voyez » que tout ce qui me reste en ce » dernier moment, n'est plus » qu'un triste souvenir des plai- » sirs qui m'abandonnent. Leur » possession n'a pas été de longue » durée. Et c'est la seule chose » dont je puisse me plaindre à la » nature. Mais hélas ! Que mes » regrets sont inutiles ! Vous, » mon enfant, qui avez à me sur-

» vivre un si grand nombre d'an-
» nées, profitez de bonne heure
» d'un tems si prétieux ; & soyez
» toujours moins scrupuleuse sur
» le nombre que sur le choix de
» vos plaisirs.

Mademoiselle de l'Enclos sentit dès-lors toute la sagesse d'un conseil qui étoit si fort de son goût, & se mit bien-tôt en état de le suivre. Elle mit son bien à fonds perdu. Elle tint elle-même son ménage, & elle songea à faire des connoissances & à acquerir des amis. Elle rassembloit en elle tous les talens. Elle savoit parfaitement la musique. Elle jouoit très-bien du clavessin, du luth, du

théorbe, & de la guittare. Elle n'avoit qu'une petite voix de ruelle; mais, elle chantoit avec tout le goût possible, & elle dansoit à merveilles.

Elle étoit de la taille au-dessus de la médiocre, ni trop grasse, ni trop maigre, bien faite, bien proportionnée, un peu plus qu'en chair, & d'une figure apétissante, plûtôt d'examen que d'éclat. Elle avoit le teint blanc & uni, le visage d'un bel ovale, la plus belle peau, & la plus belle jambe du monde, le corps admirable, la gorge & la taille charmantes. Les cheveux châtains bruns, les sourcils noirs, bien séparés, les pau-

pieres longues; les yeux bruns; noirs, grands & touchans; le nez bien fait, un peu relevé; les levres vermeilles; le menton parfait; une jolie bouche bien façonnée; un joli sourire; de belles dents; de beaux bras, & de belles mains; un son de voix intéressant; une phisionomie ouverte, mais fine, tendre & touchante; un grand air de fraîcheur, de propreté & de décence; beaucoup de gaieté & de douceur; une ame paîtrie de volupté; des graces dans tous ses gestes, & de l'esprit comme un Ange.

Quand elle commençoit à parler, c'étoit comme un feu d'arti-

fice, qui vous préfentoit en un inftant cent images plus agréables les unes que les autres. Rien ne reftoit dans l'ame de tout ce qu'elle difoit; mais tout plaifoit dans l'inftant qu'elle le prononçoit. C'étoit une expreffion paffionnée & éblouiffante. Sans vous perfuader elle vous entraînoit dans fon fentiment. Sa prononciation & fa voix fe reffentoient de fa complexion voluptueufe. Jufqu'à fon fouffle & à fa refpiration, tout en elle infpiroit les défirs. Elle joignoit à tout cela, l'enjouement le plus tendre, & le badinage le plus léger, toutes les fineffes de la coqueterie, & toute la tendreffe de la galanterie; en-

en toutes les graces séduisantes que l'envie de plaire peut donner à une jolie femme, & elle sembloit toujours respirer tout l'amour qu'elle inspiroit. Mais du reste, elle étoit violente, emportée dans ses goûts & dans ses passions. Ardente & vive pour les moindres choses qui la touchoient. Froide, lente & paresseuse lorsque rien n'affectoit son ame, & même insensible à tout ce qui ne l'intéressoit pas. Voilà quelle étoit la fameuse Ninon. Que de raisons pour excuser ses foiblesses!

Elle n'étoit jamais extrêmement occupée du soin de sa toi-

letre ni de ſon ajuſtement, & elle étoit toûjours d'autant mieux parée, qu'elle n'étudioit jamais ſa parure. Mais elle étoit toûjours miſe noblement, & toûjours convenablement aux diverſes modes de ſes différens âges. Elle avoit l'eſprit d'une grande vivacité, & en même-tems d'une grande douceur. Elle poſſédoit l'art d'acquerir des amis, & plus encore celui de les conſerver: il eſt vrai qu'elle étoit légere dans ſes engagemens & inconſtante dans ſes amours. Mais elle étoit fort rangée dans les affaires qui concernoient ſon bien, & l'intérieur de ſon ménage. Elle jouiſſoit de huit à dix mille livres de rentes viageres, &

elle avoit toûjours une année de ſon revenu devant elle, pour être en état de ſecourir ſes amis dans l'occaſion. Elle avoit peu de Domeſtiques. Une Femme de chambre, un Valet de chambre, un Laquais, un Cocher & une Cuiſiniere, compoſoient toute ſa maiſon. Mais elle ſavoit admirablement bien ſe faire ſervir, & elle avoit de la dignité dans tout ce qu'elle faiſoit.

Elle pouvoit dire qu'elle avoit formé elle-même ſon éducation, & qu'elle n'étoit redevable qu'à elle ſeule de la culture de ſon eſprit, & des progrès qu'elle avoit fait dans les Sciences. A l'âge de

dix ans elle avoit lû Montagne & Charron ; & dès l'âge de douze ans elle étoit célebre dans Paris par ſon eſprit & par ſes bons mots. Elle entendoit parfaitement l'Eſpagnol & l'Italien, elle liſoit ſans ceſſe les meilleurs Auteurs que nous avons dans ces deux Langues, & elle les parloit avec facilité. Elle écrivoit comme elle parloit, c'eſt-à-dire ; avec une naïveté charmante ; & toûjours ſur le champ. Elle avoit de l'élévation dans l'eſprit & de la nobleſſe dans l'ame, beaucoup de délicateſſe dans les ſentimens, & une grace infinie dans l'expreſſion. Elle ſe plaiſoit naturellement à raconter ſes avantures, & elle

contoit

contoit à merveille ; mais elle contoit rarement pour éviter les redites.

Un jour, Mignard, le célébre Peintre, étoit chez elle, & se plaignoit de ce que sa fille, qui étoit fort belle, & qui a été depuis Madame la Comtesse de Feuquieres, manquoit de mémoire ; *Vous êtes trop heureux, Monsieur*, lui dit Mademoiselle de l'Enclos, *elle ne citera point*. Et en effet, Mademoiselle de l'Enclos ne citoit presque jamais, persuadée que les citations ennuyent à la longue, & humilient les Auditeurs. Son érudition fuyoit l'étalage, & étoit toûjours accompagnée de modestie,

& d'égards pour ceux avec qui elle se trouvoit. Elle ne faisoit jamais la savante, cependant elle savoit beaucoup. Historiens, Philosophes, Poëtes anciens, Romans même, rien n'avoit échappé à ses lectures. Elle faisoit également ses délices & des richesses de l'antiquité, & des fleurs de l'érudition moderne. Et quoiqu'elle n'eût aucune connoissance des Langues Grecque & Latine, elle jugeoit très-sainement de nos meilleures Traductions Françoises de Vaugelas & d'Ablancourt. Quelle différence prodigieuse d'une fille si charmante à ces femmes frivoles d'aujourd'hui, dont un joli visage fait tout

le mérite ! qui n'ont ni caractere ; ni sentimens, ni moeurs, qui ne savent faire que des noeuds, qui ne lisent que dans un jeu de cartes, qui ne parlent que d'après les autres, qui ne pensent ni ne réfléchissent, qui vont dix fois au même Opera sans en comprendre le sujet, qui, sans le jeu, la médisance & la galanterie, n'auroient jamais rien à dire, qui n'acquierent, en vieillissant, que de nouveaux ridicules, & qui n'ont plus d'esprit lorsqu'elles n'ont plus d'adorateurs !

L'Abbé Scarron (*a*), Poëte cé-

(*a*) Paul Scarron, fils d'un Conseiller au

lébre, dont Mademoiſelle de l'Enclos étoit amie, ayant quitté le petit collet en 1651, pour épouſer Mademoiſelle d'Aubigné, qui logeoit chez lui depuis un an qu'elle étoit de retour de la Martinique, & qui n'avoit alors que ſeize ans, Mademoiſelle de l'Enclos fit bien-tôt connoiſſance

---

Parlement de Paris, naquit à Paris en 1601, fut d'abord Chanoine du Mans; étant tombé tout-à-coup, après une débauche, dans une eſpece de Paralyſie, à l'âge de 27. ans, il demeura perclus de tous ſes membres pendant le reſte de ſa vie, & il mourut à Paris le 14. Octobre, 1660, âgé de 59. ans.

avec la jeune Madame Scarron, à qui elle trouva beaucoup d'agrémens dans l'esprit pour son âge. Elle ne tarda guéres à se lier d'une grande intimité avec elle, & souvent même elle lui prêta généreusement de l'argent dans ses besoins les plus pressans. Ces bons offices, malgré toute la reconnoissance qu'ils méritoient, n'empêcherent pourtant pas Madame Scarron, qui avoit 19. ans moins qu'elle, de lui enlever, un beau jour, le cœur du Marquis de Villarceaux, son amant, l'un des hommes le plus aimable de son tems. Mademoiselle de l'Enclos en fut long tems piquée au vif, & se repentit amérement d'a-

voir pris pour confidente une femme plus jeune qu'elle. Mais, comme elle savoit, & sur tout par elle-même, qu'il n'est point d'éternelles amours, elle pardonna dans la suite à Madame Scarron, & depuis elle fut toûjours la meilleure de ses amies, jusques-là même qu'après la mort de Scarron, en 1660, le rapport de leurs goûts & de leurs humeurs, étant devenus des titres nouveaux pour cimenter entr'elles une plus grande union; il y a eu des tems dans le cours de leur vie, où elles n'eurent qu'un même lit pendant des mois entiers.

Madame Scarron étant parve-

nue dans la suite à une fortune plus éclatante, n'oublia jamais l'amitié que Mademoiselle de l'Enclos avoit eu pour elle; & elle se fit même un plaisir de lui donner quelquesfois des marques de son souvenir.

La Reine Christine de Suede, qui vint à Paris en 1656, où elle passa deux ans, fut enchantée des fréquentes conversations qu'elle eut avec Mademoiselle de l'Enclos; & elle dit, en partant, à toute la Cour, qu'elle n'avoit trouvé aucune femme en France qui lui plût autant que l'*illustre Ninon*. Christine la combla de louanges & de présens, & fit tous

ſes efforts pour l'emmener avec elle à Rome en 1658. Mais les louanges ne tournent la tête qu'à ceux qui ne ſont pas accoutumés à les entendre, *Ninon* n'en fut point enorgueillie. Elle remercia très-humblement la Reine, & la laiſſa partir.

Le Prince de Condé (*a*), qui

(*a*) Louis de Bourbon II. du nom, d'abord Duc d'Enguien, enſuite Prince de Condé, fils de Henri de Bourbon, & de Charlotte-Margueritte de Montmorenci, né le 8. Septembre 1621, épouſa le 11. Février 1641. Claire-Clémence de Maillé, Marquiſe de Brezé, gagna la fameuſe Bataille de Rocroy contre les

avoit été du nombre de ses amans, avoit toûjours conservé pour elle une grande considération. Quand il la rencontroit dans les rues, il ne manquoit jamais de faire arrêter son carosse, & de la saluer. Cet honneur, qu'un Prince tel que lui rendoit ainsi publiquement à son mérite, auroit pû flater la vanité d'une autre femme qu'elle; cependant, elle n'en étoit nullement éblouie. Elle connoissoit le prix de ces sortes de distinctions, & elle savoit les réduire à leur juste

Espagnols, le 19. Mai 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII, & mourut le 11. Décembre 1686, âgé de soixante-cinq ans, trois mois & trois jours.

valeur, quelque remarquables qu'elles fussent. Les grands Seigneurs, disoit-elle, se glorifient du mérite de leurs ancêtres, parce qu'ils n'en ont point d'autres. Les beaux esprits se glorifient de leur propre mérite, parce qu'ils le croyent unique. Les gens de bon sens ne se glorifient de rien. Et en effet, elle n'étoit ni fiere, ni vaine, ni envieuse. Mais elle étoit naturellement jalouse du mérite des autres femmes. C'étoit-là son foible & son unique défaut.

Elle logeoit dans la rue des Tournelles, derriere la place Royale, dans une maison qu'elle avoit achetée à vie. Cette maison

étoit petite, mais elle étoit commode & propre, & elle contenoit deux appartemens séparés. Dans son premier appartement elle avoit un fort beau & fort grand salon, où elle recevoit ses visites. C'étoit la piéce d'assemblée. La compagnie se rassembloit ordinairement chez elle sur les cinq heures, & y restoit jusqu'à neuf. Ce salon n'avoit point de tapisserie, il étoit boisé, avec des filets d'or; & l'on y voyoit les portraits de ses principaux amis, & quelques tableaux des plus excellens Peintres de son tems. C'étoit dans cette piéce qu'étoient son clavessin & sa bibliothéque. Dans le fond de son second appartement, qui

donnoit ſur le boulevard, il y avoit un aſſez grand cabinet, plus voluptueuſement meublé que tout le reſte : il étoit orné de glaces & de panneaux de menuiſerie ; elle avoit fait peindre à freſque, ſur le plafond, toute l'hiſtoire de Pſyché, & ſur les panneaux pluſieurs autres avantures des plus galantes de la fable. Aucun de ces ſujets charmans ne repréſentoient les rigueurs de l'amour : elles étoient bannies, même en peinture, de ce lieu délicieux : & tout y reſpiroit l'amour heureux. C'étoit dans ce cabinet qu'elle ſe plaiſoit le plus, & qu'elle aimoit à ſe retirer, quand la Compagnie n'étoit pas nombreuſe. C'étoit là qu'elle avoit

coutume de jouer du luth. Quand elle en jouoit, ce qui étoit très-rare, elle en jouoit ſi parfaitement, qu'on auroit dit qu'elle n'avoit fait autre choſe toute ſa vie; & dans ces momens on pouvoit ſe conſoler de ce que l'on perdoit d'ailleurs, parce qu'elle trouvoit le ſecret d'y mettre tout ſon eſprit & toute ſon ame; ce qui donnoit à ſon jeu je ne ſai quoi de brillant & de tendre, où celui des plus grands Maîtres ne pouvoit atteindre.

Elle avoit auſſi une petite maiſon de campagne à Pique-puſſe, où il y avoit un aſſez beau jardin, & un fort joli bouquet de bois:

elle y alloit ordinairement passer les Automnes.

Mademoiselle de l'Enclos ne pouvoit souffrir qu'un homme eût les mains grandes, ni qu'il eût un gros ventre. Elle disoit que cela avoit l'air ignoble.

Elle ne buvoit jamais que de l'eau ; mais elle mangeoit beaucoup. Et elle étoit si gaie & si animée, quand elle étoit à table, qu'on disoit ordinairement qu'elle étoit yvre dès la soupe. Elle aimoit toutes les personnes qu'elle estimoit : mais elle avouoit naturellement qu'elle n'estimoit pas toûjours tous ceux qu'elle aimoit.

Elle avoit peu d'opinion en général de la probité humaine. Aussi disoit-elle souvent : Quand le crime chargé d'or, vient fraper à la porte de l'indigence, il est rarement renvoyé. Voici quelques-unes de ses réflexions.

On est bien à plaindre quand on a besoin du secours de la Religion pour se conduire dans le monde. Car c'est une marque certaine que l'on a l'esprit bien borné, ou le coeur bien corrompu.

Il n'y a rien de si varié dans la nature que les plaisirs de l'amour, quoiqu'ils soient toûjours les mêmes.

Les Poëtes sont des foux, d'a-

voir donné au fils de Venus, un flambeau, un arc, un carquois; la puiſſance de ce Dieu ne réſide que dans ſon bandeau : tant que l'on aime, on ne réfléchit point; dès que l'on réfléchit, on n'aime plus.

Que les femmes ſont malheureuſes! s'écrioit-elle quelquefois; leur propre ſexe eſt leur ennemi le plus cruel. Un mari les tyranniſe; un amant les mépriſe, & ſouvent les deshonore. Obſervées de toutes parts, contrariées ſans ceſſe, toûjours dans la crainte & dans la gêne, ſans apui, ſans ſecours, elles ont mille adorateurs, & n'ont pas un ſeul ami véritable. Faut-

il

il s'étonner qu'elles ayent de l'humeur, de la diſſimulation, des caprices ?

Elle avoit coutume de dire à ſes amis, que la beauté ſans graces étoit un hameçon ſans appât. Qu'une femme ſenſée ne devoit jamais prendre d'amant ſans l'aveu de ſon cœur ; ni de mari ſans le conſentement de ſa raiſon. Qu'il falloit cent fois plus d'eſprit pour faire l'amour, que pour commander des Armées. Qu'il y avoit des ames privilégiées qui étoient capables de trouver dans l'amour même des raiſons d'aimer encore davantage. Qu'on ne devoit faire proviſion que de vivres,

& jamais de plaisirs, qu'il falloit toûjours les prendre au jour la journée ; & que les rides auroient été beaucoup mieux placées sous le talon que sur le visage.

Elle disoit un jour à M. de Saint-Evremond, qu'elle rendoit graces à Dieu tous les soirs de son esprit ; & qu'elle le prioit tous les matins de la préserver des sottises de son coeur.

M. de Saint-Evremond étoit un des plus anciens amis de Mademoiselle de l'Enclos. Il n'a jamais été son amant ; mais il a toûjours été enchanté de la beauté de son ame, & sur tout de cet esprit

philosophique qui présidoit à toutes ses réflexions. Voici des stances irrégulieres qu'il lui adressa en 1646.

Stances irrégulières de Monsieur de Saint-Evremond à Mademoiselle de l'Enclos, sur les premières années de la Régence d'Anne d'Autriche.

J'Ai vû le tems de la bonne Régence :
Tems, où regnoit une heureuse abondance,
Tems, où la Ville aussi-bien que la Cour
Ne respiroient que les jeux & l'amour.

Une Politique indulgente,
De nôtre nature innocente,

Favorisoit tous les désirs :
Tout goût paroissoit légitime ;
La douce erreur ne s'appelloit point crime,
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Meubles, habits, repas, danses, musiques ;
Un air facile avec la propreté ;
Rien de contraint, pas trop de liberté ;
Peu de gens vains, presque tous magnifiques ;
N'avoir chez soi que la commodité ;
Faisoit alors les chagrins domestiques
Qu'aux autres tems fait la nécessité.

Dans le commerce on étoit sociable ;
Dans l'entretien, naturel, agréable ;

On haïssoit un chagrin Médisant;
On méprisoit un fade Complaisant;
La vérité délicate & sincere
Avoit trouvé le secret de nous plaire.

L'art de flater en parlant librement,
L'art de railler toûjours obligeamment;
En ce tems seul étoient choses connues,
Auparavant nullement entendues,
Et l'on pourroit aujourd'hui sûrement
Les mettre au rang des sciences perdues.

Le sérieux n'avoit point les défauts
Des gravités, qui font les importantes;
Et le plaisant, rien d'outré ni de faux;
Femmes savoient, sans faire les savantes.

Moliere en vain eut cherché dans la Cour
Ses (a) Ridicules affectées ;
Et ses Fâcheux (b) n'auroient pas vû le jour,
Manque d'objets à fournir les idées.

Aucun amant qui ne servît son Roi.
Aucun Guerrier qui ne servît sa Dame.
On ménageoit l'honneur de son emploi.
On ménageoit la douceur de sa flâme.
Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas,
Libres tantôt, ils cherchoient les combats.

(a) Elles parurent en 1659.
(b) Ils furent joués en 1661.

Un jeune (*a*) Duc, qui tenoit la victoire
Comme une esclave attachée à son char,
Par sa valeur, par l'éclat de sa gloire,
Fit oublier Alexandre & César.

Que ne mouroit alors son Eminence (*b*),
Pour son bonheur & pour notre repos!
Elle eût fini ses beaux jours à propos,
Laissant un nom toûjours cher à la France.

Voici ce que Mademoiselle de l'Enclos répondit un jour à un de

(*a*) Le Duc d'Enguien.

(*b*) Le Cardinal Mazarin, mort le 9. Mars 1661, âgé de cinquante-huit ans, sept mois, vingt-quatre jours.

ses amis, qui étoit venu lui faire confidence de sa passion naissante pour une des plus belles femmes de la Cour : Monsieur, lui dit-elle, ce n'est que par des respects, par des soins assidus, par des complaisances infinies, & par des hommages éternels, que vous pouvez parvenir à partager l'amour extrême que votre maitresse a pour sa beauté. Parlez-lui sans cesse d'elle-même, & rarement de vous. Et soyez persuadé qu'elle est cent fois plus enchantée des charmes de sa figure, que de tout l'étalage de vos sentimens. Cependant, si quelque jour elle se rend à vos empressemens, souvenez-vous, en recevant son cœur,

qu'elle dépoſe entre vos mains le bonheur de ſa vie ; qu'elle vous confie ſon repos & ſa gloire ; & qu'elle vous rend l'arbitre ſuprême de ſa deſtinée.

Quoique Mademoiſelle de l'Enclos eût l'ame naturellement galante, elle n'étoit ni coquette, ni volage. Tant que ſon goût ſubſiſtoit, elle aimoit fidellement & de bonne foi ; & elle ne connoiſſoit point ce qu'on appelle aujourd'hui des *friponneries.* Mais ſi-tôt que ſon goût étoit fini, ce qui lui arrivoit ſouvent au moment qu'elle y penſoit le moins, tout étoit rompu ſans retour. Du reſte, elle étoit d'une humeur égale, & d'un

comerce charmant. Bonne amie, généreuse, désintéressée, serviable, vraye, équitable, exacte à sa parole, sûre dans la société, & sur tout, d'une probité sans exemple. En voici un trait singulier.

M. de Gourville, homme d'esprit & d'intrigues, mais infiniment estimable du côté des qualités du cœur, & intimement attaché au parti du grand Condé, étoit son amant du tems de la fronde. Se voyant tout d'un coup proscrit, & obligé de sortir du Royaume en 1650, au commencement des troubles qui s'éleverent dans Paris, à l'occasion de la révolte de Madame de Longueville, &

de la prison des trois Princes de Condé, de Conti & de Longueville, il vint trouver Mademoiselle de l'Enclos, la veille de son départ, & lui apporta vingt mille écus en or, qu'il la pria de lui garder jusqu'à son retour. Et pour ne pas confier tous ses effets à la même personne, il alla, au sortir de chez elle, déposer une pareille somme entre les mains de M.... homme fameux alors, par l'austérité de ses mœurs, par le gouvernement des consciences délicates, & par le bruit prodigieux que sa probité faisoit dans tout Paris. Au bout de deux mois, Mademoiselle de l'Enclos, selon sa coûtume, prit un nouvel amant.

Le pauvre Gourville, qui étoit encore errant dans les Pays étrangers, penſa mourir de douleur à cette triſte nouvelle, maudit cent fois ſon imprudence, & crut ſes vingt mille écus perdus ſans reſſource ; de ſorte qu'au bout de ſix mois, lorſqu'il eut permiſſion de revenir à Paris, au lieu d'aller deſcendre chez Mademoiſelle de l'Enclos, ſon premier ſoin fut d'aller retirer des mains de M... les vingt mille écus qu'il lui avoit donnés en garde, & qui faiſoient alors toute ſa fortune. Mais quel coup de foudre pour lui ! cet homme de bien, malgré toute la réputation de probité dont il jouiſſoit, eut l'effronterie de lui nier

le dépôt; & de lui ſoutenir en face, qu'il n'avoit rien à lui rendre. Mademoiſelle de l'Enclos, quelques jours après, ayant appris le retour de M. de Gourville, fut fort étonnée de ſon ſilence, & du peu d'empreſſement qu'il témoignoit de la voir. Elle l'envoya chercher, pour lui en faire des reproches. Il ſe rendit chez elle le lendemain, & elle remarqua qu'il avoit l'air fort triſte. Monſieur, lui dit-elle, en l'abordant, il m'eſt arrivé un grand malheur pendant votre abſence, & je vous prie de me le pardonner. J'ai perdu le goût que j'avois pour vous : mais je n'ai point perdu la mémoire. Voici les vingt mille écus que

mettoit, parole d'honneur, que malgré ſon abſence, elle n'en aimeroit jamais d'autre que lui de ſa vie. La Châtres avoit peu d'eſprit, cet expédient lui parut admirable. Il en fut tranſporté de joye. Il baiſa cent fois le billet, le ſerra précieuſement, & partit l'homme du monde le plus content. Quelque tems après ſon départ, Mademoiſelle de l'Enclos, toujours inconſtante à ſon ordinaire, ſe trouva entre les bras d'un nouvel amant qu'elle adoroit. C'étoit une fatalité qu'elle ne pouvoit guéres éviter. La folie & l'extravagance de ce billet lui revinrent alors dans l'eſprit. Elle en ſentit le ridicule, & dans le moment le plus doux

& le plus voluptueux de ſes tranſ-ports, elle s'écria deux ou trois fois : *Ah ! le bon billet qu'a la Châtres !* Bon mot qui a paſſé depuis en proverbe parmi les femmes ; & dont elle rioit elle-même la premiere, toutes les fois qu'on lui en rappelloit le ſouvenir.

Mais la plus étonnante de toutes ſes avantures galantes, eſt celle qui lui arriva à quatre-vingts ans, avec l'Abbé Gedoyn, qui a été le dernier de tous ſes amans. Elle eſt peut-être unique.

M. l'Abbé Gedoyn (*a*) au for-

(*a*) Nicolas Gedoyn, Abbé de Notre-

tir des Jeſuites, s'étant répandu dans le monde en 1694, ſous le titre d'un jeune-homme de beaucoup d'eſprit, quelques-uns de ſes amis, qui connoiſſoient Mademoiſelle de l'Enclos, lui demanderent la permiſſion de le lui préſenter. Elle y conſentit, on l'amena chez elle, elle lui trouva l'eſprit aimable, & il fut admis

---

Dame de Baugency, Chanoine de la Sainte-Chapelle; de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions; né en 1667, entra aux Jeſuites en 1684, & en ſortit en 1694, après y avoir demeuré dix ans. Il fit connoiſſance avec Mademoiſelle de l'Enclos en 1696, & mourut à la campagne, chez M. de Fontpertuis, le 10. Août 1744, âgé de 77. ans.

dans sa société en 1696, à l'âge de vingt-neuf ans. Quoique cette charmante fille fût alors dans un âge extrêmement avancé, elle étoit encore si fraîche & si belle, que l'Abbé Gedoyn ne put la voir long-tems sans en devenir éperdûement amoureux. C'étoit le sort de tous ceux qui la connoissoient. L'Abbé étoit un jeune-brun dont les regards étoient au moins aussi éloquens que les discours. Elle le trouvoit fort à son gré, cependant elle fit semblant d'éprouver sa constance; & quoiqu'elle eût approuvé ses soupirs & reçu ses hommages, elle voulut absolument laisser passer encore quelques mois avant de lui

accorder la derniere faveur. Au bout du terme dont il avoit été obligé de convenir avec elle, il se rendit chez elle avec empressement, c'étoit au mois de Mai, il commençoit à faire chaud ; il la trouva couchée sur son canapé, il se jetta à ses genoux, lui rappella ses engagemens, & la conjura, au nom de l'amour le plus soumis & le plus tendre, de lui tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle convint de tout, & elle lui accorda tout de la meilleure grace du monde. L'Abbé, enchanté de sa bonne fortune, après avoir obtenu ses bonnes graces, s'écria, transporté d'amour, Ah ! divine Ninon ! puis-

que j'avois eu le bonheur de ne vous pas déplaire d'abord, puiſque mes premiers ſoupirs vous avoient rendu ſenſible, pourquoi avez-vous eu la cruauté de me faire languir ſi long-tems. Hélas! mon cher Abbé, lui répondit-elle, avec une naïveté charmante, pardonnez-moi ce retardement, ma tendreſſe en a ſouffert autant que la vôtre; mais c'eſt l'effet d'un petit grain de vanité que j'avois encore dans la tête. J'ai voulu, pour la rareté du fait, attendre que j'euſſe quatre-vingts ans accomplis, & je ne les ai eu que d'hier au ſoir.

Mademoiſelle de l'Enclos ne

garda l'Abbé Gedoyn qu'environ un an. Il alla au bout de ce tems-là faire un voyage du côté d'Orléans, dont elle ne fut point du tout contente. Il y séjourna beaucoup plus de tems qu'il ne lui avoit promis en partant, & il marqua même peu d'empressement pour revenir à Paris. Elle lui dit, à son retour, Mon cher Abbé, les plus courtes folies sont les meilleures. Je m'apperçois un peu tard que j'ai fait une sottise en vous prenant pour mon amant à l'âge où je suis. Je ne veux pas la prolonger davantage; quittons-nous tous deux de bonne foi, dès de ce moment, & ne nous voyons plus. Ainsi après avoir, à l'âge de

quatre-vingts ans, inſpiré de l'amour à un jeune-homme de vingt-neuf, ce fut elle qui le quitta, & qui rompit la premiere. L'Abbé fut ſenſiblement touché de cette rupture. Cependant il continua toujours de la voir, de l'aimer & de l'eſtimer. Mais depuis ce moment, il ne la vit plus que comme ſon ami.

De tous les amans de Mademoiſelle de l'Enclos, M. le Marquis de Villarceaux (*a*) eſt celui qu'elle

(*a*) Louis de Mornay, Marquis de Villarceaux, Capitaine-Lieutenant des Chevaux-Légers de Monſeigneur le Dauphin, & du Duc d'Orléans, Capitaine

a aimé le plus long-tems. Elle a passé avec lui plus de trois années de suite dans ses terres, & elle l'a aimé au moins quatre ou cinq ans. Il étoit jeune, grand, beau & bien

---

de ses Gendarmes, & de la meute des chiens du Roi courant pour la chasse du liévre, naquit en 1619, & mourut dans son Château de Villarceaux le 21. Février 1691, âgé de 72. ans. Cette branche de Mornay-Villarceaux s'est éteinte en la personne de son fils, Charles de Mornay, Marquis de Villarceaux qui fut Chevalier des Ordres du Roi, posseda les mêmes charges que son pere, & fut tué en Flandres à la Bataille de Fleurus le premier Juillet 1690, sans laisser de postérité de sa femme Catherine-Brunet de Chailly.

fait ; il avoit une figure noble & intéressante, & beaucoup d'esprit. Mais, avec toutes ces belles qualités, c'étoit l'homme du monde le moins fidelle dans ses amours. Comme il avoit un penchant prodigieux pour les femmes, il en trouvoit peu de laides ; & il partageoit souvent ses homages entre les charmes de la maitresse la plus aimable, & les appas de la femme-de-chambre la moins jolie. Du reste, jugeant du cœur de toutes les femmes par le sien. Il portoit la jalousie jusqu'à l'extravagance. Il étoit quelquefois si jaloux de Mlle de l'Enclos, qu'il faisoit cacher la nuit sous son lit, des petits-garçons, pour savoir si quelqu'autre

amant ne venoit point coucher avec elle pendant ſon abſence.

(*a*) M. de Sévigné, fils de Madame la Marquiſe de Sévigné, dont nous avons un recueil de lettres,

---

(*a*) Charles Marquis de Sévigné naquit en 1646. Il a été ſous-Lieutenant des Gendarmes-Dauphins, & Lieutenant du Roi au Comté Nantois. Il devint amoureux de Mademoiſelle de l'Enclos en Mars 1671. Elle le quitta un mois mois après, puis elle le reprit, & le quitta encore dans la même année. Il eſt mort dans la dévotion le 27. Mars 1713, âgé de 67. ans. Il avoit de l'eſprit & de l'érudition; il a écrit contre M. Dacier une Diſſertation critique ſur un endroit de l'Art poëtique d'Horace, qui a été imprimée à Paris en 1718, *in*-12.

se mit aussi sur les rangs, & devint amoureux de Mademoiselle de l'Enclos en 1671. Mais il paroît qu'elle en faisoit peu de cas, & même qu'elle s'en mocquoit, ou du moins qu'elle n'en parloit pas avec beaucoup d'estime. Car elle disoit ordinairement qu'il avoit la simplicité de la colombe. Que c'étoit une ame de bouillie, un corps de papier mouillé, un coeur de citrouille fricassé dans de la neige; & un homme au-dessous de la définition. Il est vrai qu'il avoit, pendant quelque tems, partagé son coeur entr'elle & la Champmêlé (*a*), fameuse Comé-

(*a*) Mademoiselle de Champmêlé est morte à Auteuil en Juillet 1698.

dienne du théâtre François, qu'il quitta cependant à la fin, pour retourner à Mademoiſelle de l'Enclos. Mais Mademoiſelle de l'Enclos pour le punir d'une infidélité auſſi marquée, le quitta auſſi à ſon tour dans la même année, après l'avoir aimé, à diverſes repriſes, pendant l'eſpace de neuf ou dix mois. M. de Sévigné en fut au déſeſpoir, & quoiqu'il ſe trouvât malheureux tandis que Mademoiſelle de l'Enclos l'aimoit, il fut inconſolable quand il vit qu'il n'en étoit plus aimé.

Lorſque Mademoiſelle de l'Enclos l'eut enfin obligée de rompre tout commerce avec la Champ-

mêlé, elle lui dit, que cela ne suffisoit pas; & qu'il faloit encore, pour lui prouver la sincérité de son retour, lui sacrifier les Lettres de cette Comédienne. M. de Sévigné, qui étoit un homme facile, eut la foiblesse de lui obéïr. Mademoiselle de l'Enclos n'avoit exigé le sacrifice de ces Lettres, que pour les faire servir à sa vengeance; & son dessein étoit de les envoyer, par un inconnu, à l'amant en titre de la Champmêlé, afin de l'engager à se brouiller avec elle, en lui faisant voir, par une preuve aussi convainquante, à quel point elle le trompoit. Mais, Madame de Sévigné, à qui son fils avoit coutume de racon-

ter toutes ses avantures, ayant appris celle-ci, le blâma beaucoup d'avoir eu l'imprudence de sacrifier ces Lettres à Mademoiselle de l'Enclos, & elle lui ordonna d'aller sur le champ les lui redemander. M. de Sévigné se rendit à l'instant même chez Mademoiselle de l'Enclos, & il lui parla avec tant d'amour, tant d'éloquence & tant d'adresse, qu'enfin elle consentit à lui rendre les Lettres. Si-tôt qu'il les eut entre les mains, il courut les porter à sa mere, qui les fit bruler en sa présence.

C'est à cette occasion que Madame de Sévigné dit assez légére-

ment, que Mademoiselle de l'Enclos étoit la personne du monde la plus dangereuse pour les jeunes-gens, & qu'elle avoit un talent tout particulier pour les pervertir. En effet, elle avoit raison; chez les belles les plus à la mode de son tems, le talent de plaire se perdoit avec l'éclat de la jeunesse; & les jeunes-gens de vingt ans ne trouvoient pas ordinairement les femmes de cinquante-cinq, fort dangereuses. On voit par là que M^de^ de Sévigné se lâchoit quelquefois un peu trop sur le compte de M^lle^ de l'Enclos. Mais il faut se souvenir que c'étoit une mere tendre, & facile à s'allarmer: qui connoissoit toute la foiblesse

du cœur de ſon fils, & qui craignoit pour lui les charmes de toutes les femmes. C'eſt-à-dire, tous les égaremens où l'amour peut entraîner un jeune-homme (*a*).

(*a*) Voici ce qu'elle écrivoit ſur ce ſujet à Madame de Grignan, ſa fille, dans le cours de l'année 1671.

Votre frere entre ſous les loix de Ninon, je doute qu'elles lui ſoient bonnes. Il y a des eſprits à qui elles ne valent rien. Elle avoit gâté ſon pere.

Votre frere eſt à S. Germain. Il eſt entre Ninon & la Champmêlé. Il a tous les Deſpréaux & les Racines, & paye les ſoupers.

Ce fut peu de tems après cette ſcène, que Mademoiſelle de l'En-

---

La Choiſeul reſſemble, comme dit Ninon, à un Printems d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau. Cette comparaiſon eſt excellente. Mais qu'elle eſt dangereuſe cette Ninon ! Si vous ſaviez comme elle dogmatiſe ſur la Religion, cela vous feroit horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes-gens eſt pareil à celui d'un certain M. de S. Germain, que nous avons vû une fois à Livry.

Votre frere a eu ſon congé de Ninon. Elle s'eſt laſſée d'aimer ſans être aimée. Elle a redemandé ſes Lettres, on les a rendues, & j'ai été fort aiſe de cette ſéparation. Il me raconte toutes ſes folies.

clos congédia M. de Sévigné, & rompit tout-à-fait avec lui. Ce-

---

Il a quitté la Champmêlé, après l'avoir aimée par-ci par-là. Quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne foi, mais un moment après il s'en mocquoit. Enfin Ninon l'a quitté, il étoit mal-heureux quand elle l'aimoit, il est au désespoir de n'en être plus aimé, & d'autant plus qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime. Elle voulut, l'autre jour, lui faire donner les lettres de la Comédienne, il les lui donna. Elle en a été jalouse. Elle vouloit les donner à un amant de la Princesse, afin de lui faire donner quelques petits coups de Baudrier. Il me le vint dire, je lui dis que c'étoit une infamie, une trahison, indigne d'un homme

pendant, comme elle demeura toujours son amie, il continua de la voir de tems en tems; mais ce

---

de qualité. Il entra dans mes raisons; il courut chez Ninon, & moitié par adresse, moitié par force, il retira les Lettes de la Champmêlé, je les ai fait brûler. Mon fils n'est point fou par la tête, c'est par le cœur. Ses sentimens sont tous vrais, sont tous faux, sont tous froids, sont tous brûlans, sont tous fripons, sont tous sinceres. Enfin son cœur est fou. Il est vrai qu'il ne se connoît pas lui-même, ni les autres encore moins. Enfin, votre frere est présentement en repos. Il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'est comme un ami.

n'étoit plus que sur le ton d'amitié. Et même un jour qu'elle entra avec lui dans une chambre, où il y avoit cinq ou six hommes de leur connoissance, ils se regarderent tous sans se rien dire; & firent connoître par leur surprise qu'ils le croyoient encore l'amant regnant. Mais, Mademoiselle de l'Enclos, qui vit leur étonnement, devina tout d'un coup leur pensée; & leur dit : Messieurs, vous vous trompez tous, si vous croyez qu'il y ait du mal entre Sévigné & moi; je vous assure que nous vivons comme frere & soeur.

Le premier des amans connus de Mademoiselle de l'Enclos, fut

M. le Comte de Coligny (*a*), qui en devint amoureux en 1646. Après lui, elle prit le Marquis de Gerſey (*b*), dont elle eut ce fils infortuné qui ſe tua pour elle, & dont je parlerai bien-tôt. En-

(*a*) Ce Comte de Coligny, étoit le dernier de la Maiſon de Coligny. Il fut tué à l'attaque du pont de Charenton, dans la guerre civile de Paris, le 8. Février 1649 à l'âge de 38 ans, & 9 mois; avec ſon couſin le Duc de Châtillon, mari de la belle Ducheſſe de Châtillon, & frere de la célebre Comteſſe de la Suze.

(*b*) M. le Marquis de Gerſey étoit Capitaine des Gardes du Corps du Roi en 1649. Il fut aimé de Mademoiſelle de l'Enclos en 1650.

fuite le Marquis de Villarceaux qu'elle aima fort longtems, & que les charmes de Madame Scarron lui enleverent. Puis le Duc de la Rochefoucault (*a*). Le grand Prince de Condé, M. de Gourville, le Marquis de la Châtres, M. de Sévigné, le Comte de Saint Pol, qui fut depuis appellé le Duc de Longueville, & qui fut tué au passage du Rhin, le 12 Juin 1672, à l'âge de 23 ans, le Maréchal d'Albret (*b*), & le Comte d'Ef-

---

(*a*) C'est ce Duc de la Rochefouçault qui a écrit un Livre de maximes. Il est mort à Paris le 17 Mars 1680 âgé de 68 ans.

(*b*) Cesar Phœbus d'Albret, Comte

trées (*a*), depuis Maréchal de France, & Vice-Amiral. Pour le fameux Jean Bannier, parent des Rois de Suede, qui fut tué en duel à Londres, en 1686, par le Prince Philippe de Savoye, ce fut le dernier de ses amans connus. Elle avoit soixante-huit ans lorsqu'il en devint amoureux.

Ses principales amies étoient,

---

de Miossens, qui fut Maréchal de France en 1653, Chevalier du Saint Esprit en 1662, mourut le 3 Septembre 1676, âgé de 63 ans.

(*a*) Le Comte d'Estrées fut Maréchal de France en 1681, & mourut à Paris le 19 Mai 1707, âgé de 83 ans.

la Comtesse de la Suze, la Comtesse d'Olonne, la Maréchale de Castelnau, la Maréchale de la Ferté, la Duchesse de Sully, la Comtesse de Fiesque, Madame de la Fayette, Madame Scarron, Madame de Choisy, Madame de Sévigné, Madame de Grignan, Madame de Coulange, Madame du Tort, Madame la Marquise de Lambert, la Duchesse de Bouillon-Mancini, la Comtesse de Sandwich, qui vint à Paris pour la premiere fois en 1698, & qui vit encore, &c.

La funeste avanture de son fils, qui se tua pour elle, à l'âge de dix-neuf ans, en 1672, n'est que

trop véritable. Voici comment ce malheur arriva: ce fils étoit le fruit de ses amours avec le Marquis de Gersey, elle l'avoit fait élever à Paris dans une pension avec beaucoup de soin, & n'avoit rien épargné pour son éducation; mais jamais elle n'avoit voulu lui dévoiler le mystere de sa naissance: quelquefois dans les beaux jours de l'automne, lorsqu'elle étoit à sa petite maison de Piquepusse, elle le faisoit venir chez elle, pour le distraire de l'ennui de ses Maîtres, & pour lui procurer un peu de récréation & de liberté. Il y passoit ordinairement quelques jours de suite, & elle le traitoit comme un parent éloigné & peu

riche dont on lui avoit confié la conduite, & auquel elle s'intéressoit par pure générosité. Mais bien-tôt ces jours de récréation devinrent pour lui des jours trop dangereux : ce jeune homme étoit né avec une ame sensible, il ne pût défendre son coeur contre les charmes d'une mere aussi belle. En effet, elle n'avoit alors que 56 ans, & elle étoit encore dans toute la fleur & dans tout l'éclat de sa premiere beauté. Mademoiselle de l'Enclos s'apperçut d'abord de l'amour de son fils : & son premier soin fut d'éluder toute espece de déclarations. Mais la bonté avec laquelle elle continuoit toûjours de le recevoir, au lieu de le

guérir de sa passion naissante, ne servit qu'à bannir sa timidité, & à l'enflammer encore davantage. Cet air de douceur & de complaisance qu'il retrouvoit en elle toutes les fois qu'il l'abordoit, lui fit même croire qu'elle ne désapprouveroit point son amour, & qu'il étoit tems de lui en faire l'aveu. Enfin, un jour qu'il se promenoit seul avec elle dans son jardin, il se laissa emporter à la violence de sa passion : il se jetta aux pieds de sa mere, & en lui baisant la main, il lui déclara son amour dans les termes les plus tendres & les plus pressans. Mademoiselle de l'Enclos, sans paroître surprise de la vivacité de ses transports,

le fit relever ſur le champ, & lui répondit froidement : je vois bien que mon amitié, mes ſoins & mes bontés pour vous, n'ont ſervi juſqu'ici qu'à vous tromper & à vous perdre. Sortez de votre erreur, & ſongez à réprimer à l'avenir des tranſports ſur leſquels votre raiſon n'a point encore aſſez réfléchi. De quel eſpoir pouvez-vous vous flater ? Vous êtes trop jeune pour oſer me parler d'amour, & moi je ſuis trop âgée pour pouvoir vous écouter. Hélas ! s'écria-t-il, je ne vois point de différence entre nos âges : vous êtes la beauté même ; mon cœur vous adore, & je mourrai de douleur, s'il faut me ſéparer de vous. Arrêtez, lui

dit-elle, il faut arracher le bandeau qui vous couvre les yeux : il faut enfin, puiſque vous m'y forcez, vous révéler un ſecret que j'avois réſolu de vous cacher toute ma vie. Le coup que je vais vous porter eſt affreux ! mais n'importe ; il eſt tems que vous ſachiez qui je ſuis, & qui vous êtes. Apprenez que vous êtes mon fils, & frémiſſez d'horreur des feux criminels dont vous brûlez. A ces mots, ce jeune homme, frappé comme d'un coup de foudre, pouſſa un cri douloureux, ſon viſage ſe couvrit d'une pâleur mortelle ; il reſta quelque tems immobile, les yeux attachez ſur ceux de ſa mere ; puis ſortant bruſquement

du jardin ſans lui répondre une ſeule parole. Il entra dans le petit bois qui étoit à côté, & ſur le champ il ſe paſſa ſon épée au travers du corps. Sa mere allarmée par une eſpece de preſſentiment ſecret, voulut d'abord le ſuivre; cependant elle s'arrêta, & s'aſſit ſur un banc, où elle demeura près d'un quart d'heure ſans trop ſavoir ce qu'elle vouloit faire. A la fin, voyant qu'il ne revenoit point, l'inquiétude la prit, elle voulut ſavoir ce qu'il étoit devenu; & elle ſuivit la même allée qu'elle lui avoit vû prendre. Mais à peine eut-elle fait trente pas, qu'elle apperçut le corps ſanglant de ſon malheureux fils, dans le moment

même qu'il venoit d'expirer. Le Lecteur peut juger quelle fut sa douleur à la vûe d'un pareil spectacle!

Mademoiselle de l'Enclos eut depuis, du Marquis de Villarceaux, un autre fils, nommé M. de la Boissiere, qui fut plus heureux, & qui a fait une espece de fortune. Cependant, comme le Comte d'Estrées étoit devenu l'amant de Mademoiselle de l'Enclos, sur la fin du bail du Marquis de Villarceaux, il prétendoit toûjours que ce fils étoit de lui & non pas de Villarceaux. Enfin, après plusieurs années de disputes sur ce sujet, ces deux Messieurs, n'ayant

pû s'accorder ſur les dates, ils prirent un jour chacun un cornet dans un trictrac, pour décider définitivement leurs prétentions, & ils jouerent au dez à qui appartiendroit l'enfant. Le ſort le fit écheoir au Comte d'Eſtrées, qui dans la ſuite, étant devenu Maréchal de France & Vice-Amiral, le mit dans la Marine, & prit ſoin de ſon établiſſement. Ce M. de la Boiſſiere faiſoit ſon ſéjour ordinaire à Toulon. C'étoit un très-bon Officier, d'une valeur diſtinguée, & fort eſtimé dans la Marine; mais, du reſte, un homme d'un caractere ſingulier. La muſique étoit ſon unique amuſement. Il l'aimoit avec une paſſion extrême,

me, quoiqu'il ne la fût point du tout, & qu'il ne connût pas même une notte. Il y avoit dans sa maison un grand cabinet séparé, qu'il avoit consacré au Dieu de l'harmonie, & qui étoit tout rempli de violons, de guittares, de basse-de-violes, de clavessins, de théorbes, de luths & de toutes sortes d'instrumens à cordes. Il avoit coutume d'y rassembler tous les Musiciens Italiens qui passoient par Toulon, soit pour venir en France, soit pour s'en retourner en Italie; & après les avoir bien régalés en vin de Champagne, il leur faisoit faire un petit concert pour lui tout seul. Il est mort à Toulon, Ca-

pitaine de Vaisseaux, en 1732, à l'âge de 75 ans, sans avoir été marié.

Pour l'histoire du Noctambule, ou du petit homme noir, qui vint trouver Mademoiselle de l'Enclos à l'âge de 18 ans, pour lui offrir une beauté éternelle, & la conquête de tous les cœurs, c'est une plaisanterie de l'invention de l'Abbé Servien, qui s'avisa de la faire courir sur son compte, comme un fait incontestable, lorsqu'elle avoit plus de 75 ans. Cette histoire est une fable qui n'a jamais eu aucune réalité, ni aucun fondement. Mais comme elle a eu un cours prodi-

gieux, malgré sa fausseté, que tout le monde en a parlé dans le tems, & qu'il y a encore aujourd'hui beaucoup de femmes qui la croyent véritable; je vais la rapporter telle qu'elle fut débitée alors.

Mademoiselle de l'Enclos, à l'âge de 18 ans, étant un jour seule dans sa chambre, on vint lui annoncer un homme inconnu, qui demandoit à lui parler, & qui ne vouloit point dire son nom. D'abord, elle lui fit dire qu'elle étoit en compagnie, & qu'elle ne pouvoit point le voir. Je sai, dit-il, à ses Domestiques, que Mademoiselle de l'Enclos

eſt ſeule, & c'eſt à cauſe de cela que j'ai pris ce moment pour lui rendre viſite. Pourquoi mentez-vous ? Allez, retournez lui dire que j'ai des choſes de la derniere importance à lui communiquer, & qu'il faut abſolument que je lui parle. Cette réponſe ſinguliére lui donna une eſpece de curioſité. Elle ordonna qu'on le fît entrer. Cet homme étoit petit, âgé, ſans être caſſé, vêtu de noir, ſans épée, & d'aſſez mauvaiſe mine, il avoit une calotte & des cheveux blancs, une petite canne fort légere à la main, & une grande mouche ſur le front. Du reſte, il avoit les yeux pleins de feu, & la phiſionomie aſſez ſpirituelle.

Mademoiselle, lui dit-il, en entrant, ayez la bonté de renvoyer votre femme-de-chambre, car personne ne doit entendre ce que j'ai à vous révéler. Mademoiselle de l'Enclos, à ce début, ne put se défendre d'un petit mouvement de frayeur; mais faisant réflexion qu'elle n'avoit devant elle qu'un petit vieillard décrépit, elle se rassura, & fit sortir sa femme-de-chambre. Que ma visite, lui dit-il, ne vous effraye point, Mademoiselle, il est vrai que je n'ai pas coutume de faire cet honneur à tout le monde, mais vous n'avez rien à craindre. Soyez tranquille, & écoutez-moi avec attention. Vous voyez en moi un

homme à qui toute la terre obéit, & qui possède tous les biens de la nature. J'ai présidé à votre naissance. Je dispose à mon gré du sort de tous les humains. Et je viens savoir de vous de quelle façon vous souhaitez que je dispose du vôtre. Vos beaux jours ne sont encore qu'à leur aurore. Vous entrez dans l'âge où les portes du monde vont s'ouvrir devant vous, & il ne dépend que de vous d'être la personne de votre siécle la plus illustre & la plus heureuse. Je vous apporte la grandeur suprême, des richesses immenses, & une beauté éternelle. Ces trois choses peuvent également flater la vanité d'une

jeune perſonne. Choiſiſſez des trois celle qui vous touche le plus, & ſoyez convaincue qu'il n'eſt point de Mortel ſur la terre qui ſoit en état de vous en offrir autant. Vraiment Monſieur, lui répondit-elle, en éclatant de rire, j'en ſuis bien perſuadée, & la magnificence de vos dons eſt ſi grande.... Mademoiſelle, vous avez trop d'eſprit, lui dit-il, pour vous mocquer d'un homme que vous ne connoiſſez pas. Choiſiſſez, vous dis-je, ce que vous aimez le mieux, des grandeurs, des richeſſes, ou de la beauté éternelle. Mais, déterminez-vous promptement. Je ne vous accorde qu'un inſtant pour vous déci-

der. Ah ! Monſieur, lui dit-elle, il n'y a pas à balancer ſur ce que vous avez la bonté de m'offrir ; & puiſque vous m'en laiſſez le choix, je choiſis la beauté éternelle. Mais, dites-moi, que faut-il faire pour obtenir une choſe auſſi précieuſe ? Mademoiſelle, lui dit-il, il faut écrire votre nom ſur mes tablettes, & me jurer un ſecret inviolable. Je ne vous demande rien de plus. Mlle de l'Enclos lui promit tout ce qu'il voulut, & écrivit ſon nom ſur de vieilles tablettes noires à feuillets rouges, qu'il lui préſenta, en lui donnant un petit coup de ſa baguette ſur l'épaule gauche. C'en eſt aſſez, lui dit-il, Mademoi-

ſelle, comptez ſur une beauté éternelle, & ſur la conquête de tous les cœurs. Je vous donne le pouvoir de tout charmer. C'eſt le plus beau privilége dont une créature humaine puiſſe jouir ici-bas. Depuis ſix mille ans que je parcours l'Univers d'un bout à l'autre, je n'ai encore trouvé ſur la terre que quatre Mortelles qui en ayent été dignes. Sémiramis, Hélène, Cléopatre & Diane de Poitiers, & vous êtes la cinquiéme & la derniére à qui j'ai réſolu d'en faire don. Vous paroîtrez toujours jeune, & toujours fraiche. Vous ſerez toujours charmante & toujours adorée. Aucun homme ne pourra vous voir, ſans

devenir amoureux de vous. Vous ſerez aimée de tous ceux que vous aimerez. Jamais vos amans ne vous quitteront, & vous les quitterez toujours la premiere. Vous jouirez d'une ſanté parfaite,& vos maladies ſeront ſi légéres qu'elles n'aporteront aucun changement ni à votre eſprit, ni à vos charmes. Vous parviendrez juſqu'à un âge fort avancé, mais vous ne vieillirez jamais. Il y a des femmes qui ſemblent n'être nées que pour le plaiſir des yeux, il y en a d'autres qui ſemblent n'être faites que pour le charme des cœurs : vous réunirez en vous ces deux qualités ſi rares; vous charmerez également le cœur & les yeux. Votre

beauté ne ſera point ſujette aux outrages du tems, le regne de vos beaux yeux ne finira qu'avec votre vie ; vous ferez des paſſions dans un âge où les autres femmes ne ſont environnées que des horreurs de la caducité ; & l'on parlera de vous tant que le monde ſubſiſtera. Tout ce que je viens de vous dire, Mademoiſelle, doit vous paroître un enchantement. Mais ne me faites point de queſtions, je n'ai rien à vous répondre. Vous ne me verrez plus qu'une ſeule fois de votre vie, & ce ſera dans moins de quatre-vingts ans. Mais tremblez alors, quand vous me reverrez, vous n'aurez plus que trois jours à vivre. Sou-

venez-vous ſeulement que je m'appelle Noctambule. Il diſparut à ces mots, & laiſſa Mademoiſelle de l'Enclos dans une frayeur mortelle. Voilà l'hiſtoire du Noctambule telle que l'Abbé Servien la répandit dans Paris en 1692.

Lorſque Mademoiſelle de l'Enclos étoit encore fort jeune, le Poëte Scarron, qui étoit un de ſes vieux amis, ainſi que M. de Saint-Evremond, lui envoya les Stances ſuivantes pour ſes étrennes.

ETRENNES
A Mlle DE L'ENCLOS.
PAR SCARRON.

STANCES. (*a*)

O ! Belle & charmante Ninon ;
A laquelle jamais on ne répondra non ,

(*a*) Mademoiſelle de l'Enclos n'avoit que 25 ans quand Scarron lui adreſſa ces *Stances*. Ainſi elles ont été écrites en 1642. Dès ſa plus tendre jeuneſſe elle a reçu des éloges de la plûpart des meilleurs Poëtes de ſon tems. Jules de

Pourquoi que ce ſoit qu'elle ordonne ;
Tant eſt grande l'autorité
Que s'acquiert en tous lieux une jeune perſonne,
Quand avec de l'eſprit elle a de la beauté.

Ce premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'aſſez bon, je n'ai rien d'aſſez beau,

---

la Meſnardiere lui adreſſa, en 1648, une longue piéce de vers, ſous ce titre, GALANTERIE A Mlle DE L'ENCLOS. Je ne la rapporte point à cauſe de ſa longueur, on la trouvera à la page 65 des Poëſies de cet Auteur. M. de la Meſnardiere étoit de Loudun, il étoit Maître d'Hôtel, & Lecteur ordinaire du Roi, il fut reçû à l'Académie Françoiſe en 1655, & mourut le 4 Juin 1663.

De quoi vous bâtir une étrenne ;
Contentez-vous de mes souhaits,
Je consens de bon cœur d'avoir grosse
migraine,
Si ce n'est de bon cœur que je vous
les ai faits.

Je souhaite donc à Ninon,
Un mari peu hargneux, mais qui soit
bel & bon.
Force gibier tout le Carême ;
Bon vin d'Espagne, gros marron:
Force argent, sans lequel tout homme
est triste & blême,
Et qu'un chacun l'estime autant que fait
Scarron.

Quelques années après, lorſqu'elle partit de Paris pour aller faire un voyage dans les Terres de M. de Villarceaux, ſon amant, Scarron lui envoya les vers ſuivans (*a*) :

Adieu, bien que ne ſoyez blonde ;
Fille dont parle tout le monde ;
Charmant eſprit, belle Ninon.
La maitreſſe d'Agamemnon
N'eut jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable.

Elle étoit ſans voix, & ſans luth ;
Et mit pourtant les Grecs en rut,
De ſi furieuſe maniere,
Que, ma foi, ne s'en fallut guére

(*a*) Ces vers de Scarron ont été faits en 1652. Mademoiſelle de l'Enclos avoit alors 36 ans.

De

Que tout leur camp n'en fut gâté ;
Par Messire Hector irrité.
Tant est vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant ;
Tâchez de n'en blesser pas tant ;
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Voici encore des vers sur le même sujet : c'est une Elégie que M. de S. Evremond écrivit à Mademoiselle de l'Enclos, sur son absence, dans le tems que ce même Marquis de Villarceaux étoit son amant, & qu'il la retenoit dans une de ses maisons de campagne, où elle demeura avec lui pendant plus de trois ans.

ELEGIE,

DE MONSIEUR DE SAINT EVREMOND,

A Mlle. DE LENCLOS.

Sur son absence, dans le tems que M. le Marquis de Villarceaux, la retenoit dans une de ses maisons de campagne.

CHERE Philis; qu'êtes-vous devenue?
Cet enchanteur, qui vous a retenue,
Depuis trois ans, par un charme nouveau,

Vous retient-il encore en quelque vieux
Château ?
S'il est ainsi, je cherche une avanture
En Chevalier de la triste figure ;
Et dût Rolland ici ressusciter,
Contre Rolland j'oserai tout tenter.
Mais, non, Philis, délivrez-vous vous-
même,
Vous en avez souvent usé de même.
Ces enchanteurs cent fois plus renom-
més,
Malgré leur art, se trouverent charmés,
Et votre esprit dégagé de leurs charmes
Ne leur laissa que la plainte & les lar-
mes.
Pour relever un courage abaissé,
Songez Philis, songez au tems passé ;
Ce beau garçon dont vous fûtes éprise, (a)

(a) Le Duc de Chatillon qui avoit été son Amant.

Mit en vos mains ſon aimable franchiſe;
Il étoit jeune, il n'avoit point ſenti
Ce que reſſent un cœur aſſujetti :
Et jeune encore vous ignoriez l'uſage
Des mouvemens qu'excite un beau viſage.
Vous ignoriez la peine & le plaiſir
Qu'ont ſû donner l'amour & le déſir.
Dans les tranſports d'une premiere flame
Vous vous nommiez & mon cœur & mon ame.
Noms vains & chers, que les jeunes amans
Savent mêler dans leurs contentemens.
Jamais les nœuds d'une chaîne ſi ſainte
N'eurent pour vous ni force ni contrainte ;
Une ſi douce & ſi tendre amitié
Ne vit jamais un tourment ſans pitié.
Les ſeuls ſoupirs que l'amour nous envoie
Furent mêlés à l'excès de la joie :
Et des plaiſirs ſans ceſſe renaiſſans

Remplirent l'ame, & troublerent les
sens.
Doux fruits d'amour, cueillis en abondance,
Ah, qu'aujourd'hui l'on fait bien pénitence !
Loin des appas de toute volupté
Philis languit dans l'inutilité ;
Et pour flatter sa languissante vie
Philis n'a pas le plaisir d'une envie.
Philis à peine oseroit désirer,
Que sa raison lui défend d'espérer.
Vous, qui trouviez autrefois favorable
Ce même Dieu qui vous rend misérable,
Pour relever un courage abaissé
Songez, hélas ! Songez au tems passé :
Un Maréchal, l'ornement de la France, (a)
Rare en esprit, magnifique en dépense,

(a) Le Maréchal d'Albret.

Devint ſenſible à tous vos agrémens,
Et fit ſon bien d'être de vos amans.
Ce jeune Duc, qui gagnoit des Batailles, (a)
Qui ſut couvrir de tant de funérailles
Les champs fameux de Norlingue & Rocroi,
Qui ſut remplir nos ennemis d'effroi,
Las de fournir les ſujets de l'hiſtoire,
Voulant jouir quelquefois de ſa gloire,
De fier & grand, rendu civil & doux,
Ce même Duc alloit ſouper chez vous.
Comme un Héros jamais ne ſe repoſe,
Après ſouper il faiſoit autre choſe ;
Et ſans ſavoir s'il pouſſoit des ſoupirs,
Je ſais au moins qu'il aimoit ſes plaiſirs.
L'air délicat d'une exquiſe peinture,
Cette fraicheur qu'inſpire la nature,
Ce teint uni qui paroît ſur les fleurs,

(a) Le Duc d'Enguien.

Le vif éclat des plus riches couleurs,
N'ont rien d'égal à ces belles Jeunesses,
Qui vous donnoient leurs plus molles caresses :
N'ont rien d'égal à de tendres beautés,
Charmans sujets de mille voluptés,
Que leur amour, aux dépens de leurs larmes,
Assujettit autrefois à vos charmes :
Que leur amour, par des désirs pressans,
Assujettit au pouvoir de vos sens.
Dis-je bien vrai, n'est-ce point un mensonge?
Las ! Il fut vrai, mais ce n'est plus qu'un songe.
Quand un plaisir une fois est goûté,
Ce n'est plus rien que songe & vanité.
Des vieux Amans si la gloire passée
Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
Le souvenir de leurs traits les plus beaux

Donne un desir pour des objets nou-
veaux :
Et rappellant cette premiére image
Touche le cœur pour un autre visage.
Les Bien-aimés, les heureux Successeurs
Doivent jouir, & perdre leurs douceurs.
Une paisible & longue jouissance
Fait les dégoûts & détruit la constance.
Car s'attacher toujours au même bien,
C'est posséder, & ne sentir plus rien.
Ainsi, Philis, il faut être inconstante ;
Vous passerez pour une vieille Amante,
En prévenant cette triste saison
Où la constance est jointe à la raison,
Moins de chagrins en de si longs mé-
nages
A fait souvent rompre des mariages :
Et votre esprit mille fois dégoûté,
Se pique encore de sa fidélité ?
Avoir toujours son ame accoutumée

Aux vieux plaisirs dont elle fut charmée ;
Avoir toujours les mêmes sentimens,
Toujours sentir les mêmes mouvemens,
Vivre toujours sans dessein, sans envie,
C'est être morte au milieu de la vie.
Laissez toucher votre inclination,
Cherchez ailleurs quelqu'autre passion.
Quoi ? Vous parlez, en Corisque savante (*a*)
Et vous aimez en Bergere innocente !
Si vous aimiez comme une Amarillis
D'un jeune amant les roses & les lis,
J'aprouverois que votre ame blessée
Gardât toujours cette chere pensée ;
Mais vous n'aimez que certaine langueur
Qui ne vient pas des mouvemens du cœur.
Corisque, hélas ! agréable, infidelle,

(*a*) Voy. le Pastor Fido.

Vous, que j'ai vûë & perfide & si belle ;
Laisserez-vous périr votre beauté
Pour démentir votre légéreté ?
Dans vos plaisirs l'une & l'autre enchaî-
nées
Ont toujours eu les mêmes destinées,
Et la rigueur d'un semblable destin
Leur va donner une pareille fin.
Vos yeux mourans reprochent à votre
ame
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille
flame ;
Et que l'amour de quelqu'objet nouveau
Rendroit leur feu plus brillant & plus
beau.
Tous vos attraits s'adressent à la bouche
Pour vous parler de l'ennui qui les tou-
che ;
Mais elle-même aujourd'hui sans couleur
N'ose parler de sa propre douleur,

Ses doux appas exposés au pillage
Endurent seuls une impuissante rage.
Tant de beautés qui regnoient autrefois
Pour leur salut ont recours à ma voix.
Leur mal est grand, sensible à qui vous aime,
En les plaignant, c'est vous plaindre vous-même.
Et si je cherche un remede à ce mal.
Au vôtre, au leur, le reméde est égal.
Ecoutez donc un avis salutaire,
Sachez de moi ce que vous devez faire ;
Un Dieu chagrin s'irrite contre vous,
Tâchez, Philis, d'appaiser son couroux.
Vous reprendrez votre premier visage
En reprenant votre premier usage,
Et le retour de vos légeretés
Nous fera voir celui de vos beautés.
Il faut brûler d'une flâme légere,
Vive, brillante, & toujours passagere,

Clusine, qui dans tous les tems,
Eut de tous les honnêtes-gens
L'amour ou l'estime en partage;
Qui toujours pleine de bon sens,
Sut de chaque saison de l'âge
Faire à propos un juste usage;
Qui dans son entretien, dont on fut enchanté,
Sut faire un aimable alliage
De l'agréable badinage
Avec la politesse & la solidité;
Et qui le Ciel doüa d'un esprit droit & sage,
Toujours d'intelligence avec la vérité;
Clusine est, grace au Ciel, en parfaite santé.

C'est à Mademoiselle de l'Enclos que le Pere d'Orléans, Jé-

ſuite, qui a tant écrit (a), dit un jour en converſation, au ſujet de quelques articles de foi, qui choquoient ſa raiſon, & qu'elle avoit de la peine à croire, *Hé bien, Mademoiſelle, en attendant que vous en ſoyez convaincue, offrez toujours à Dieu vôtre incrédulité.* M. de Fontenelle à qui elle raconta la réponſe de ce Jéſuite, la redit depuis à Rouſſeau, qui en a fait le bon mot d'une de ſes Epigrammes.

Mlle de l'Enclos bâilloit un jour fort indécemment à la lecture d'un Diſcours très - ennuyeux,

(a) C'eſt celui qui a écrit les Révolutions d'Angleterre, &c.

qu'un certain Savant, nommé l'Abbé Tallemant (*a*), devoit prononcer le jour de sa réception à l'Académie Françoise. M. de S. Evremond (*b*), qui étoit présent, fit sur le champ ces vers :

(*a*) François Tallemant, Abbé de Valchrétien, a traduit la Vie des hommes illustres de Plutarque, & l'Histoire de Venise de J. B. Nani. Il fut reçû à l'Académie Françoise en 1651 & mourut le 6 Mai 1693 âgé de 73 ans.

(*b*) Charles de S. Denis, Sieur de Saint Evremond, né à 3 lieues de Coûtance, en Basse-Normandie, le premier Avril 1613, fut fait Maréchal de Camp en 1652, passa en Angleterre en 1662, & mourut à Londres le 20 Septembre 1703, âgé de 90 ans, 5 mois & 20 jours.

Dans

Dans un Diſcours académique,
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la
pique?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Mais, dans la ſuite, le même Saint Evremond fit l'éloge de ſon caractére, dans ces quatre vers charmans, que l'on a mis depuis au bas de ſon portrait:

L'indulgente & ſage Nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

M. de Saint Evremond a fait un excellent Diſcours ſur la Mo-

rale d'Epicure, en 1690; qu'il a adreſſé à Mademoiſelle de l'Enclos, ſous le nom de la moderne Léontium, faiſant alluſion à une Dame d'Athènes, nommée Léontium, qui ſe rendit fameuſe par ſes galanteries, & par ſon application à la Philoſophie, qu'elle étudia ſous Epicure. Mais ce Diſcours eſt trop long pour être rapporté ici. Voici un Sonnet qu'il adreſſa à Mademoiſelle de l'Enclos peu de tems après ſon paſſage en Angleterre.

SONNET,

DE M. DE S. EVREMOND,

A Mlle DE L'ENCLOS.

PASSER quelques heures à lire,
Eſt mon plus doux amuſement ;
Je me fais un plaiſir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la ſatire ;
L'art de louer malignement
Cede au ſecret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France (a)
Sans besoin & sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.
J'aime la vertu sans rudesse,
J'aime le plaisir sans molesse,
J'aime la vie, & n'en crains pas la fin.

Quand on commençoit à connoître Mlle. de l'Enclos, on commençoit dès-lors à rendre justice à son mérite & à ses charmes: & l'on ne pouvoit s'empêcher de se dire en secret à soi-même, Que de bienséances! Que d'attraits! Que de graces foudroyantes pour les cœurs! Et qu'ai-je fait tout le tems de ma vie que j'ai passé sans la connoître? Elle

(a) Il en sortit en 1662 pour passer en Angleterre.

vous auroit paru telle dans tous les tems qu'elle vous paroissoit dans ces commencemens. Comme elle a toujours conservé tous les agrémens de son esprit, elle a eu, toute jeune qu'elle étoit, cette même solidité, qui, sur la fin de ses jours, paroissoit être en elle le fruit des années & de l'expérience ; & l'on a retenu des choses qu'elle a dites autrefois, qui prouvent qu'elle réfléchissoit dans un âge où à peine les autres sont capables de penser ; & que sa prévoyance lui raprochoit dès-lors les tems de sa vie les plus éloignés.

Son siécle a changé de goût

plus d'une fois, la mode n'a pas moins exercé ſon empire ſur la maniere de penſer, que ſur celle de s'habiller. Cependant Mademoiſelle de l'Enclos a été ſucceſſivement du goût de tout le monde, ſans être différente d'elle-même; & elle a toujours été à la mode ſans reſſembler à perſonne. Elle avoit ſon eſprit, & non pas celui de ſon tems. Et quand on a le bonheur d'avoir un eſprit à ſoi, on a un eſprit de tous les tems.

Enfin il n'y a qu'un mélange toujours égal de ſolidité & d'agrémens, tel qu'elle poſſédoit, qui ait pu produire cette perſévé-

rance d'eſtime & d'approbation dont elle a joui toute ſa vie. Comme elle n'étoit pas moins éloignée de l'affectation, qui faiſoit le caractere de ſon ſiécle, que de la frivolité qui fait aujourd'hui le caractére du nôtre, elle s'entretenoit également des matieres les plus relevées comme des plus communes ; juſques-là même que les ſçiences les plus abſtraites & les plus ſeches, trouvoient quelquefois un aſile dans ſon ſanctuaire, qu'elle badinoit avec elles, & qu'elle avoit le talent de les égayer quand elles l'ennuyoient.

D'ailleurs, comme elle avoit

toujours eu une répugnance invincible pour tout ce qui demandoit de l'étude & de l'application, elle n'avoit presque rien appris de ce qu'elle savoit ; & elle n'ambitionnoit jamais de passer pour savante. Mais quoiqu'elle ne laissât pas d'avoir un goût extraordinaire pour la lecture, comme elle oublioit ordinairement tout ce qu'elle avoit lû, elle prétendoit, au contraire, jouir de tous les privilèges de l'ignorance. Cependant, par une espece de réminiscence particuliére, si-tôt qu'un fait historique, un vers, ou un passage, avoit raport à sa pensée, ou à celle des autres, il ne manquoit jamais de se représenter à

sa mémoire ; & alors, il lui devenoit propre par l'usage qu'elle en faisoit, & il paroissoit tout nouveau par le sens qu'elle lui donnoit. De même, qu'un événement singulier, qu'une avanture plaisante, l'eût frappée autrefois, elle la retrouvoit à point nommé. Et avec quelle grace la racontoit-elle ! Ce qu'on appelle des contes dans la bouche d'une autre, étoient dans la sienne des scenes parfaites, soit pour la ressemblance des caractéres, soit pour la netteté ou la briéveté du récit, où l'on ne pouvoit rien retrancher, ni ajouter.

Voici une particularité que

Moliere raconta lui-même peu de jours avant qu'il donnât son Tartufe au Public. Il étoit dans une maison où l'on parloit du pouvoir de l'imitation; quelqu'un de la Compagnie lui ayant demandé pourquoi le même ridicule qui nous échapoit si souvent dans l'original, nous frapoit si vivement dans la copie? Il répondit que c'étoit parce que nous le voyions alors par les yeux de l'imitateur, qui étoient meilleurs que les nôtres. Car, ajouta-t-il, le talent de l'apercevoir par soi-même, n'est pas donné à tout le monde. Là-dessus, il cita Mademoiselle de l'Enclos, comme la personne du monde sur qui le ri-

dicule faiſoit l'impreſſion la plus promte & la plus vive. Et il raconta, qu'ayant été la veille lui lire ſon Tartufe, ſelon la coutume où il étoit de la conſulter ſur tout ce qu'il faiſoit; elle l'avoit payé en même monnoye, par le récit d'une avanture qui lui étoit arrivée avec un ſcélérat à peu près de cette eſpece, dont elle lui avoit fait le portrait avec des couleurs ſi vives & ſi naturelles, que ſi la Piece n'eût pas été faite, il ne l'auroit jamais entrepriſe : tant il ſe feroit cru incapable de rien mettre ſur le Théâtre d'auſſi parfait que l'avanture du Tartuffe de Mademoiſelle de l'Enclos.

Comme elle étoit frapée plus

que perſonne du ridicule, il ne faut pas s'étonner qu'elle ſût ſi bien le dépeindre. Mais ce qu'on ne ſauroit trop admirer, c'eſt qu'un talent ſi dangereux n'ait jamais pû lui faire perdre aucun ami. On étoit toujours diſpoſé dans ſa ſociété, à recevoir en bonne part tout ce qui venoit d'une perſonne qui ne ſe pardonnoit rien à elle-même, & qui auroit été la premiere à relever en elle ce qui la bleſſoit dans les autres. Elle étoit, d'ailleurs, ſi fort au-deſſus de l'envie & de la malignité; on avoit tant de preuves de la bonté de ſon cœur; & ſon amitié étoit ſi précieuſe, que l'on aimoit mieux prendre ſes raille-

ries pour des avis que pour des offenses.

Le premier usage que Mlle de l'Enclos a fait de sa raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires. Elle a compris de bonne-heure qu'il ne pouvoit y avoir qu'une même morale pour les hommes & pour les femmes. Suivant cette maxime, qui a toujours fait la regle de sa conduite dans tous les tems de sa vie, il n'y avoit ni exemple, ni coutume, qui pût lui faire excuser en elle, la fausseté, la malignité, la médisance, l'indiscrétion, l'envie, & tous les autres défauts, qui, pour être ordinaires aux femmes, n'en des-

honorent pas moins leur caractere, & n'en bleſſent pas moins les devoirs de la ſociété.

Mais ce principe, qui lui faiſoit ainſi juger des paſſions ſelon ce qu'elles ſont en elles-mêmes, l'engageoit auſſi par une ſuite néceſſaire, à ne les pas condamner plus ſévérement dans l'un que dans l'autre ſexe. C'eſt pour cela qu'elle n'a jamais pû ſouſcrire à la coutume injuſte & tyrannique où ſont les hommes, de tirer vanité de la même paſſion à laquelle ils attachent la honte des femmes; & de réduire leurs vertus à une ſeule. Comme ſi la probité, qui comprend toutes les au-

tres, devoit leur être interdite. Préjugé, non seulement faux dans son origine, mais d'autant plus dangereux qu'il ne sert qu'à les entraîner dans les plus affreux désordres. Parce qu'ayant une fois manqué à ce qu'elles regardoient comme leur principale obligation, elles croient n'avoir plus rien à ménager, & ne daignent plus se contraindre sur tout le reste. C'est ce qui a fait dire à un des plus illustres amis de Mlle de l'Enclos (M. le Duc de la Rochefoucault) dans son Livre des Maximes, que le moindre défaut d'une femme galante, étoit la galanterie : voulant, par-là, donner à entendre, qu'il est plus rare,

& en un sens plus glorieux, de s'en tenir à ce seul défaut, que de s'en garantir.

Mais si Mademoiselle de l'Enclos s'est toujours soulevée contre un préjugé si dangereux, qui, en faisant de l'amour le plus grand crime des femmes, semble leur laisser la liberté de s'abandonner à tous les autres; il faut convenir aussi, qu'on ne peut être plus éloignée qu'elle l'étoit, de l'erreur insensée de ceux, qui sous le nom de belle passion, veulent ériger l'amour en vertu. Elle n'a jamais pris l'amour que pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour un goût passager, uniquement fondé sur

ſur l'illuſion des ſens, pour un ſentiment aveugle, mais agréable, qui, par ſes propres charmes, adoucit toutes les peines & toutes les amertumes de la vie, & qui remplit, lui ſeul, tout le vuide que les autres ſentimens laiſſent dans notre ame, qui, cependant, ne ſupoſe aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, & qui ne l'engage à aucune reconnoiſſance. En un mot, pour un pur caprice, enfant du haſard, dont la durée ne dépend point de nous, toujours ſujet au changement & au dégoût, & ſouvent même au repentir; & ce qui ſembloit, enfin, lui donner encore plus de droit d'en parler ainſi,

c'est qu'elle réservoit toute son estime & toute sa constance pour l'amitié, qui lui a paru une liaison respectable, & dans laquelle elle ne s'est jamais permis ni légereté ni refroidissement, jusqu'à faire avouer à ses amans mêmes qu'ils n'avoient point de rivaux plus à craindre & plus redoutables que ses amis.

Enfin, cette charmante personne nous a montré qu'il pouvoit y avoir de la délicatesse jusques dans le libertinage. Elle connoissoit à fond tout le prix d'une vie voluptueuse ; & elle vouloit même qu'on lui rendît justice là-dessus. Elle a étendu la carriere de

ſa galanterie au-delà de toutes ſes bornes, & pendant plus de 60 ans elle a été aimée des plus grands Seigneurs de la Cour; mais loin d'agir avec ſes amans comme une femme intéreſſée, elle ne leur permettoit aucune eſpece de liberalité, & elle ſavoit refuſer conſtamment juſqu'au moindre de leurs dons. Elle aimoit cependant que ſes amans fuſſent généreux, quoiqu'elle ne voulût rien recevoir d'eux. Et elle regardoit la générosité comme la plus noble de toutes les paſſions de notre ame. La générosité des vrais amans, diſoit-elle, n'eſt autre choſe qu'une attention ingénieuſe, dictée par une

ſenſation noble & délicate, qui ſe plaît à entretenir par de petits ſoins, les graces de l'amour, ſans allarmer ſes plaiſirs. En effet, elle étoit naturellement généreuſe, elle aimoit à donner, & même elle ſavoit donner avec grace, mais elle n'aimoit point à recevoir. Auſſi tous ceux qui l'avoient aimée pendant ſa jeuneſſe, conſerverent tant d'eſtime & tant de reſpect pour elle, qu'ils ſe firent un devoir & un honneur de lui envoyer des préſens conſidérables, quand l'âge commença à diminuer ſes charmes, & à prendre ſur ſa ſanté. Mais elle fut beaucoup plus touchée de la nobleſſe de leurs ſen-

timens ; que de la magnificence de leur générosité ; elle leur renvoya sur le champ leurs présens ; & jamais elle n'en accepta, ni des mains de l'amour, ni de celles de l'amitié.

Ceux qui voyoient Mademoiselle de l'Enclos, pour la premiere fois, dans les derniers tems de sa vie, étoient étonnés quand ils envisageoient cet air grave, & cette phisionomie respectable, où brilloit la raison même. Ils avouoient qu'ils y cherchoient en vain la personne dont ils s'étoient formé une si agréable idée ; & qu'ils n'y trouvoient rien de cette charmante Ninon, qui avoit au-

trefois causé tant de passions. Mais ce que la bienséance y avoit mis de beaucoup plus estimable, à la place de ces charmes dont on avoit tant de peine à retrouver les traces, surprenoit bien plus que les changemens qui pouvoient être arrivés aux traits de son visage. Car, malgré son grand âge, si on vouloit faire attention à ses yeux, on devenoit infailliblement de l'avis d'un de ses (a) amis, qui disoit qu'on y pouvoit lire encore toute son histoire. Quels effets n'ont-ils donc pas dû produire ces beaux yeux, quand ils brilloient du feu de la

(a) M. l'Abbé Fraguier.

jeunesse? Quand ils étoient accompagnés d'un teint vif & uni, d'une taille noble & déliée, d'une grace dans sa démarche & dans sa dance, que rien n'a jamais égalé? On peut juger que tout cela, animé d'un esprit comme le sien, n'étoit que trop capable d'enchanter tous les coeurs.

Enfin, on ne peut trop répéter ce qu'on en a dit tant de fois, qu'elle joignoit toutes les vertus de notre sexe aux graces du sien, en dépit duquel elle s'étoit mise au rang des plus grands hommes; c'est ce que l'Abbé de Châteauneuf (a) a voulu exprimer dans

(a) M. l'Abbé de Châteauneuf, ori-

ces quatre vers qu'il fit pour elle, quelques jours avant qu'elle mourût,

---

ginaire de Chambery, étoit un homme de beaucoup d'esprit, & d'une grande érudition. Il fut envoyé, en 1697, à la Cour de Pologne, relever M. l'Abbé de Polignac, & hâter l'élection du Prince de Conti. Il mourut à Paris en 1615.

Son frere aîné, Pierre-Antoine de Castagnere, Marquis de Châteauneuf & de Marolles, fut Conseiller au Parlement en 1675, Ambassadeur en Hollande, en Portugal, & à Constantinople, Conseiller d'Etat, & Prevôt des Marchands en 1720, jusqu'en 1725. Il est mort sans alliance en 1727.

Nous ne reverrons de cent lustres,
Ce que de notre tems nous a fait voir
Ninon;
Qui s'est mise, malgré le C...
Au nombre des hommes illustres.

Sur la fin de sa vie, sa maison étoit devenue le rendez-vous de tout ce que la Cour & la Ville avoient de gens polis & estimables, en hommes comme en femmes, & de tout ce que la République des Lettres avoit de plus illustre & de plus distingué. Elle étoit regardée comme le centre du bon goût & de la bonne compagnie. Et les meres les plus vertueuses & les plus séveres, briguoient pour leurs fils, lorsqu'ils entroient

dans le monde, l'avantage d'être admis dans une société aussi aimable, & aussi respectable. Mais la naissance & les plus fortes recommandations, étoient bien souvent des titres inutiles pour y être reçû. Il falloit avoir beaucoup de mérite, & sur tout il falloit postuler long-tems avant que de pouvoir parvenir à ce bonheur.

M. l'Abbé Fraguier m'a raconté, à propos de cela, qu'elle se plaignoit souvent, quoiqu'en badinant, d'avoir fait, une fois en sa vie, une mauvaise emplette sur le rapport de ses meilleurs amis, & de s'être laissé tromper très-sottement par leurs sollici-

tations. C'étoit au ſujet de M. Rémond (*a*); & elle avoit coutume de dire, en parlant de lui : J'ai bien des choſes à me reprocher dans ma vie, mais je ne me repens que d'une ſeule : *c'eſt d'avoir fait Rémond; il ne me ſera jamais*

(*a*) M. Rémond fut ſurnommé Rémond le Grec, parce qu'il ſavoit fort bien le Grec, & qu'il avoit fait bâtir une maiſon à la Grecque, où perſonne ne pouvoit habiter. Il étoit le cadet de tous ſes freres. Il a été Introducteur des Ambaſſadeurs au commencement de la Régence. Il l'étoit à l'entrée du premier Ambaſſadeur Turc, le 21 Mars 1721, & il a gardé cette charge 5 ou 6 ans. Il eſt mort le 1 Décembre 1741, âgé d'environ 66 ans.

d'honneur. Effectivement M. Rémond n'avoit été introduit chez elle qu'aux instances réitérées de ses amis, qui lui en avoient toujours parlé comme d'un homme accompli ; & il avoit même soupiré longtems avant d'obtenir cette faveur, mais dès que la premiere séduction fut un peu dissipée, & qu'elle eut commencé à ouvrir les yeux sur un mérite si vanté, elle avoua qu'elle avoit été la dupe de son érudition grecque, & qu'elle avoit véritablement regret au tems qu'elle avoit employé à vouloir le former ; enfin elle dit hautement qu'elle l'avoit banni de son école, parce qu'il avoit toujours pris la phi-

losophie & le monde à gauche ; & qu'il n'étoit point digne d'une société aussi sensée que la sienne.

Je n'ai point vû Mademoiselle de l'Enclos dans la fleur de sa premiere beauté, disoit M. le Marquis de la Fare (*a*) ; mais à l'âge

---

(*a*) Charles Auguste de la Fare, Marquis de la Fare-Laugere, Sous-Lieutenant des Gendarmes de Monseigneur le Dauphin, & en 1684 un des Capitaines des Gardes du Corps de Monsieur Duc d'Orléans, & ensuite Capitaine des Gardes du Duc d'Orléans Régent, naquit en 1644, & mourut le 3 Juin 1712, âgé de 68 ans. C'est celui qui étoit l'ami de Rousseau, & dont on a imprimé les Poësies avec celles de l'Abbé de Chaulieu, né au

de cinquante ans, & même jusqu'au-delà de soixante & dix, elle a eu des amans qui l'ont adorée, & les plus honnêtes gens de France pour amis. Et je n'ai point connu de femme plus respectable ni plus digne d'être regretée. Elle rassembloit chez elle tout ce qu'il y avoit à Paris d'honnêtes gens, qui y étoient attirés par les charmes de sa conversation, & sa maison étoit, peut-être, même dans les derniers tems de sa vie, la seule où l'on osât encore faire

---

Château de Fontenay, dans le Vexin Normand, en 1639. Il est mort à Paris le 27 Juin 1720, âgé de 81 ans.

usage des talens de l'esprit, & où l'on passât des journées entieres sans jeu & sans ennui. Enfin, jusqu'à l'âge de 87 ans, elle fut recherchée encore par la meilleure compagnie de son tems; & l'on peut dire, qu'avec un esprit né pour les agrémens, & qui n'a jamais sacrifié qu'aux Graces, elle a toujours conservé une imagination légere & brillante, & un jugement admirable. Je me souviens même que l'Abbé de Chaulieu disoit toujours, en parlant d'elle, *que l'Amour s'étoit retiré jusques dans les rides de son front.* Quand elle se sentit près de sa fin, elle eut d'elle-même l'attention d'aller à sa Paroisse aussi sou-

vent que ses forces le lui permettoient. Elle fit une confession générale, & elle reçut en mourant le saint Viatique avec tous les sentimens d'une véritable piété. Elle est morte avec toute sa raison ; & même avec tout l'agrément de son esprit, qui étoit le meilleur & le plus aimable que j'aye jamais connu en aucune femme.

Ecoutons M. l'Abbé Fraguier dans l'éloge qu'il a fait d'une personne si rare, & nous verrons que tous ses amis ont parlé d'elle avec la même admiration.

PORTRAIT

PORTRAIT
DE Mlle DE L'ENCLOS,
PAR M. L'ABBE' FRAGUIER *.

J'Ai connu Mademoiselle de l'Enclos les treize ou quatorze dernieres années de sa vie. Elle

(a) [M. l'Abbé Fraguier naquit à Paris le 28 Août 1666, fit ses premieres Etudes chez les Jesuites, entra le premier Août 1683 dans cette Société, en sortit en 1694, s'établit à Paris ensuite, fut reçu à l'Académie Françoise le premier Mars 1708, & mourut à Paris d'apoplexie, le 3 Mai 1728, âgé de 61 ans, 8 mois & 5 jours.

vient de payèr le tribut qu'elle devoit à la nature, & j'avoue que rien ne peut diminuer le regret que j'ai de sa perte. C'étoit un esprit & des manieres au-dessus de tout pour les agrémens; & c'étoit une probité si pure, que le mélange des agrémens avec la vertu en faisoit un prodige. Si elle eut passé sa vie dans les premiers emplois de l'Etat, elle n'auroit pas eu une vieillesse plus honorable, ni plus respectée, que celle qui suivoit une vie pleine de galanterie & d'amour. Les personnes âgées l'aimoient par le souvenir de la supériorité qu'elle avoit eue de leur tems dans le monde, & moins par le souvenir de ses char-

mes que par celui de ses vertus. Les jeunes personnes l'aimoient pour les graces & la beauté qu'elles voyoient encore en elle dans un âge si avancé, & qui étoient telles que rien ne pouvoit lui être comparé. Son destin lui attachoit les plus honnêtes gens de la Cour & de la Ville. Mais il ne lui attachoit que les honnêtes gens. De sorte qu'il importoit peu qu'un secret ne fût sû que d'elle, ou le fût de tout ce qui entroit chez elle. On ne se feroit pas pardonné de l'avoir blessé en la moindre chose. C'étoit une liaison naturelle, une amitié intime, entre tous ceux qui la voyoient. Ils s'estimoient dès-lors, & s'aimoient

mutuellement. Son entretien étoit doux & leger. Le contraire la blessoit ; mais il n'y paroissoit point ; & elle ne s'en ouvroit qu'à ses intimes amis. Elle appercevoit le bon au travers de mille défauts, & l'aimoit. Elle avoit la confiance de tout le monde, dans les plus grandes affaires comme dans les plus petites. Tout ce qu'elle pensoit étoit bien pensé. Tout ce qu'elle disoit étoit bien dit. Et tout ce qu'elle faisoit étoit bien fait. Sa maison étoit le rendez-vous des honnêtes gens. Et Mademoiselle de l'Enclos superieure en quelque sorte aux plus grands génies, étoit toujours la plus réverée.

Ce portrait est de la main d'un homme qui se connoissoit en mérite, qui avoit connu Mlle de l'Enclos par lui-même, & qui avoit beaucoup vêcu avec elle. Mais le souvenir d'une personne si charmante est encore trop récent pour être entiérement effacé de la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur de la connoître. Et si l'on veut savoir quelque chose de plus détaillé sur les particularités de sa vie, on peut consulter Madame la Comtesse de Sandwich, qui a été son amie, dès l'instant qu'elle l'a connue, & qui lui a consacré une vénération sans bornes, & des hommages qui vont jusqu'à l'idolâtrie. En effet, cette

Dame, respectable & par sa naissance & par son esprit, a toujours regardé Mademoiselle de l'Enclos comme une personne au-dessus de toutes les louanges humaines ; aujourd'hui même encore, elle lui conserve, au bout de quarante-cinq années, une amitié aussi vive que le premier jour ; non seulement elle n'en parle que comme d'une Divinité : mais elle ne peut souffrir que l'on en parle autrement. Elle n'admire qu'elle, elle ne regrette qu'elle, & elle porte si loin le scrupule, sur tout ce qui peut concerner la mémoire de Mademoiselle de l'Enclos, qu'elle ne veut pas même permettre que l'on entreprenne d'écrire

l'histoire de sa vie, parce qu'elle est persuadée qu'il n'y a personne au monde qui puisse s'en acquiter dignement.

Cette fille illustre par toutes les qualités du cœur & de l'esprit, cette fille adorable, à qui l'ancienne Gréce eût élevé des Autels, mourut à Paris, dans sa maison de la rue des Tournelles, au Marais, le 17 Octobre 1706, sur les cinq heures du soir, à l'âge de quatre-vingt-dix ans & cinq mois, & fut pleurée & regretée universellement de tous ses amis. C'est d'elle seule enfin, que l'on peut dire, avec vérité, qu'elle a porté les fleurs du Printems bien au-

delà de l'Automne ; & que le tems, qui détruit tout, couloit sur son visage, sans y laisser remarquer aucun vestige de son passage.

Voici l'Epitaphe que l'Abbé de Châteauneuf fit pour elle :

Il n'est rien que la mort ne dompte :
Ninon, qui près d'un siécle a servi les Amours,
Vient enfin de finir ses jours.
Elle fut de son sexe & l'honneur & la honte :
Inconstante dans ses desirs ;
Délicate dans ses plaisirs,
Pour ses amis fidelle & sage ;
Pour ses amans tendre & volage ;

Elle fit regner dans ſon cœur
Et la galanterie & l'auſtere pudeur:
Et montra ce que peut le triomphant mélange
Des charmes de Venus & de l'eſprit d'un Ange....

Voilà tout ce que j'ai pû découvrir de certain ſur la vie de Mademoiſelle de l'Enclos. Si j'avois voulu en faire un Roman, elle auroit été plus longue. Comme perſonne de ſon tems n'a pris ſoin de nous laiſſer des Mémoires ſur les événemens particuliers de ſa vie; j'ai recueilli avec exactitude tout ce que j'en ai oüi dire de remarquable à M. l'Abbé Fraguier, à M. l'Abbé Gedoyn, & à M. de Fontenelle, qui étoient

ſes amis. Voilà mes Mémoires & mes garands. Mais de tout ce qu'on m'en a raconté d'ailleurs, je n'ai pris que ce qui étoit reconnu pour vrai, & j'ai rejetté tout ce qui ſentoit la fable & le menſonge.

Je n'ai point voulu raporter, par exemple, cette fameuſe réponſe qu'on lui fait faire à un Exempt qui vint, dit-on, lui apporter une Lettre de Cachet, au commencement de la Régence d'Anne d'Autriche. M^lle, lui dit-il, en entrant chez elle, le Roi vous ordonne d'aller tout-à-l'heure dans un Couvent; & pour toute grace il vous permet de choiſir celui qui vous conviendra le mieux.

Hé bien, Monsieur, lui répondit-elle, puisqu'il m'en laisse le choix, que l'on me mene aux grands Cordeliers. Mademoiselle de l'Enclos n'avoit point de mari ; ainsi elle étoit libre, & ne dépendoit que d'elle-même. Quoique toute sa vie n'ait été qu'un tissu de galanteries, elle n'est jamais tombée dans des désordres capables de lui attirer une pareille disgrace de la Cour. Jamais elle n'a reçu de Lettre de Cachet, & jamais elle n'a été mise dans un Couvent. D'ailleurs, si cette prétendue Lettre de Cachet lui avoit été présentée, auroit-elle pû en éluder l'effet par une plaisanterie? Et au bour de 24 heures non seu-

lement ſes amis, mais tout Paris n'auroit-il pas ſû dans quel Couvent on l'auroit renfermée? Et quelqu'un n'en auroit-il pas retenu le nom? Mais la fauſſeté de cette hiſtoire ſe démontre d'elle-même, & ne vaut pas la peine d'être réfutée. Tout le monde voit aſſez que c'eſt un conte ridicule, inventé à plaiſir, & que la malignité, l'envie & l'eſprit de libertinage ont pu ſeuls lui donuer cours.

Il en eſt de même du petit Noctambule, dont il a plû au Public d'achever l'hiſtoire: on le fait revenir chez Mademoiſelle de l'Enclos, trois jours avant ſa mort.

Malgré ses domestiques il pénetre jusques dans sa chambre, où il trouve une nombreuse compagnie. Il s'approche du pied de son lit: Il en ouvre les rideaux. Mademoiselle de l'Enclos le reconnoît: elle pâlit; elle jette un cri horrible, & le petit-homme, après lui avoir annoncé qu'elle n'avoit plus que trois jours à vivre, lui montre sa signature, & disparoît, en prononçant ces mots; d'une voix terrible : *Tremble, c'en est fait, tu vas tomber en la puissance de Lucifer.*

Cette histoire réchauffée pour Mademoiselle de l'Enclos, fut imaginée plus d'un siécle avant sa mort, à l'occasion de Louise de

Budes, seconde femme de Henri I. Connétable de Montmorency, laquelle mourut soupçonnée de poison en 1599. Cette femme, qui avoit été extrêmement belle, devint, un moment après sa mort, si noire, si hideuse & si défigurée, qu'on ne la pouvoit regarder qu'avec horreur, ce qui fit faire alors divers jugemens sur la cause de sa mort; & conclure que le Diable, avec qui elle avoit fait un pacte dans sa jeunesse, étoit entré dans sa chambre, sous la figure d'un petit vieillard habillé de noir, & l'avoit étranglé dans son lit.

coup M. l'Abbé Gédoyn, & que je le voyois souvent, c'est de lui que j'ai appris la plus grande partie des faits que je raporte. Il a eu la bonté de m'instruire de la vérité des uns, & de la fausseté des autres.

Cet Abbé, dans sa jeunesse, avoit fait connoissance avec Mlle de l'Enclos, & avoit même été, comme on l'a dit plus haut, le dernier de ses amans. Il a toujours continué de la voir comme son ami; & de l'aimer & de l'estimer, pendant les dix dernieres années qu'elle a vêcu. Il la regretoit sans cesse, & il m'en parloit souvent, & toujours avec un plaisir

extrême. Ce ſont les éloges continuels que je lui ai entendu faire de l'eſprit & du caractere de cette fille adorable, qui m'ont aſſocié aux regrets dont il honoroit ſa mémoire, & qui m'ont engagé à écrire l'hiſtoire de ſa vie. Surtout après avoir vû dans ſa chambre, un portrait admirable de cette aimable perſonne, qu'il avoit placé au chevet de ſon lit, & qu'il conſervoit précieuſement. Ce beau portrait, qu'elle lui avoit donné en mourant, eſt de la main de Ferdinand. Il eſt dans une bordure ovale, avec ces deux mots, en lettres d'or, NINON DE L'ENCLOS. Le premier à la droite, & le ſecond à la gauche de la tête. Ma-

demoiselle de l'Enclos y est représentée en buste, à l'âge de 45 ans au plus ; mais charmante, la gorge découverte, & coëffée en cheveux, avec de grosses boucles tombantes, comme les femmes l'étoient en 1660, dans le tems du Mariage de Louis XIV.

J'avois toujours eu une envie extrême d'avoir ce portrait, & cependant j'avois toujours négligé de le faire copier, quoique M. l'Abbé Gédoyn m'en eût laissé le maître, parce que je comptois l'acheter après sa mort; mais malheureusement il m'a échapé. Ses Neveux n'ont point voulu le vendre ; & ils l'ont gardé comme un

portrait de famille, à cause de quelque parenté qu'il y avoit entre M. l'Abbé Gédoyn & la mere de Mademoiselle de l'Enclos.

Je savois, depuis long-tems, qu'il y avoit à Paris un vieux Valet de chambre de Mademoiselle de l'Enclos, nommé *la Pierre*, à qui elle avoit laissé, par son testament, la somme de mille écus, avec un de ses portraits, où elle étoit peinte beaucoup plus jeune, mais moins bien que dans celui qu'elle avoit donné à M. l'Abbé Gédoyn. Je donnai ordre, en 1736, que l'on me déterrât ce Valet de chambre, & que l'on me l'amenât. Il vint enfin chez moi,

& je lui proposai de me vendre ce portrait. Mais ce pauvre homme, qui, pour lors, étoit âgé de 73 ans, après m'avoir raconté qu'il étoit entré au service de Mademoiselle de l'Enclos à l'âge de 20 ans, & qu'il l'avoit servie pendant 23, jusqu'au jour de sa mort, m'avoua ingénuement, les larmes aux yeux, & même avec une espece de honte, que la misére extrême où il s'étoit trouvé réduit depuis 30 ans que sa bonne Maitresse étoit morte, l'avoit obligé de vendre jusqu'à son portrait pour subsister (*a*).

(*a*) Je n'ai jamais pu savoir en quelles mains ce portrait est tombé, quelques soins que je me sois donné pour le décou-

Il auroit été à ſouhaiter que M. l'Abbé Gédoyn, en reconnoiſſance de l'amitié que Mademoiſelle de l'Enclos avoit eue pour lui, eût bien voulu ſe charger du ſoin d'écrire lui-même l'hiſtoire d'une perſonne ſi charmante & ſi célebre. Que de circonſtances intéreſſantes il nous auroit apriſes ! Perſonne au monde n'étoit plus capable que lui d'entreprendre cet ouvrage. Car il convenoit lui-même qu'elle lui avoit ra-

vrir. Aucun de nos Curieux n'en a eu connoiſſance. Et il n'y a plus aujourd'hui, dans Paris, qu'un ſeul portrait véritable de Mademoiſelle de l'Enclos ; c'eſt celui que poſſede Madame la Comteſſe de Sandwich.

conté plusieurs fois jusqu'aux particularités les plus secretes de sa vie ; & qu'il étoit le seul qui fût en état d'en faire part au Public. Mais l'ingratitude, si naturelle à l'humanité, est toujours ingénieuse à se dégager des liens de la reconnoissance. Et d'ailleurs, la vieillesse, qui nous surprend toujours au milieu de nos projets, & qui nous prive insensiblement de la faculté de les accomplir, devient de jour en jour, l'excuse légitime de notre paresse.

Quoi qu'il en soit, pour supléer à sa négligence, j'ai voulu rassembler ici quelques Lettres de Mademoiselle de l'Enclos, afin

qu'on pût l'entendre parler elle-même ; & que l'on pût juger de la beauté de son esprit, comme des charmes de sa personne. Chacun sait que ses Lettres, dans leur tems, ont généralement plu à tout le monde, parce que le stile en est charmant. Mais, malheureusement pour nous, il n'en reste aujourd'hui qu'un très-petit nombre, qui ne consiste que dans les réponses qu'elle a faites aux Lettres que M. de St. Evremond lui a écrites d'Angleterre, où il passa en 1662. Cependant, quoique le tour de ces Lettres soit singulier, quoiqu'elles soient toutes brillantes d'esprit, & presque toutes remplies de morale, elles n'ont

rien de recherché. Comme la morale y eſt toujours aſſaiſonée par les graces de l'enjoüement, & que l'eſprit ne s'y montre jamais que ſous les apparences & les couleurs d'une imagination libre & naturelle, elles ne différent en rien de ſa converſation ; & il eſt impoſſible de n'y pas ſentir, qu'en écrivant à ſes amis, elle croyoit elle-même leur parler.

Enfin, j'ai penſé, qu'après avoir lu la vie de Mademoiſelle de l'Enclos, on ne feroit point fâché de retrouver ici les onze Lettres qui nous reſtent d'elle, quoiqu'on les ait déja vûes ailleurs. Et je me ſuis fait un plaiſir de les rapporter,

non; pour nous faire regretter la perte de celles qui nous manquent; mais comme des monumens précieux des graces de ſon eſprit, qui acheveront de faire connoître l'excellence du caractere de cette illuſtre Fille.

Fin de la premiere partie.

LETTRES DE M. DE St. EVREMOND; A Mlle. DE L'ENCLOS.

Avec les réponses de Mlle de l'Enclos à M. de St. Evremond, qui sont les seules Lettres qui nous restent de cette Dlle.

SECONDE PARTIE.

Premiere Lettre de M. de St. Evremond à Mlle de l'Enclos.

VOTRE vie, ma trèschere, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même maniere jusqu'à la fin, Que l'Enfer

de M. de la Rochefoucaut (a) ne vous épouvante pas ; c'étoit un Enfer médité, dont il vouloit faire une Maxime. Prononcez donc le mot d'Amour hardiment, & que celui de Vieillesse ne sorte jamais de votre bouche. Il y a tant d'esprit dans votre Lettre, que vous ne laissez pas même imaginer le commencement du retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'Amour à qui vous devez votre mérite & vos plaisirs ? Car enfin, ma belle Gardeuse de cassette, la réputation de votre

---

(a) L'enfer des femmes c'est la vieillesse, disoit un jour le Duc de la Rochefoucault à Mademoiselle de l'Enclos.

probité est particuliérement établie sur ce que vous avez résisté à des amans qui se fussent accommodez volontiers de l'argent de vos amis. Avouez toutes vos passions, pour faire valoir toutes vos vertus. Cependant vous n'avez exprimé que la moitié du caractere. Il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis. Rien de plus sec que ce qui regarde vos amans. En peu de vers je veux faire le caractere entier. Et le voici formé de toutes les qualités que vous avez, ou que vous avez eues.

Dans vos amours on vous trouvoit
legere,
En amitié toujours sûre & sincere;

Pour vos amans les humeurs de Venus,
Pour vos amis les ſolides vertus.
Quand les premiers vous nommoient infidelle,
Et qu'aſſervis encore à votre loi,
Ils reprochoient une flâme nouvelle,
Les autres ſe louoient de votre bonne foi.
Tantôt c'étoit le naturel d'Helene,
Ses appetits, comme tous ſes appas;
Tantôt c'étoit la probité romaine,
C'étoit l'honneur, la regle & le compas.
Dans un Couvent, en ſœur dépoſitaire,
Vous auriez bien ménagé quelqu'affaire.
Et dans le monde, à garder les dépôts,
On vous eût juſtement préférée aux Dévôts.
Que cette diverſité ne ſurprenne point:
L'indulgente & ſage Nature,
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

SECONDE LETTRE

De M. de Saint Evremond à Mlle de l'Enclos.

QUAND la malignité de la nature auroit employé tout son pouvoir à faire quelque changement aux traits de votre visage, vous serez toujours dans mon imagination comme dans la gloire de Niquée, où vous savez qu'on ne change point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents, j'en suis assuré. Le grand besoin que vous ayez, c'est de mon juge-

ment, pour bien connoître les avantages de votre eſprit, qui ſe perfectionne tous les jours. Vous êtes plus ſpirituelle que n'étoit la jeune & vive Ninon.

Telle n'étoit point Ninon ;
Quand le Gagneur (*a*) de Batailles ;
Après l'expédition
Oppoſée aux funérailles ;
Attendoit avec vous en converſation
Le mérite nouveau d'une autre impulſion ;

Votre eſprit, à ſon courage
Qui paroiſſoit abatu,
Faiſoit retrouver l'uſage
De ſa premiere vertu.

(*a*) Le grand Condé qui avoit été ſon amant.

Le charme de vos paroles
Paſſoit ceux des Eſpagnoles ;
A ranimer tous les ſens
Des amoureux languiſſans.

Tant qu'on vit à votre ſervice
Un jeune, un aimable garçon,
A qui Venus fut rarement propice,
Buſſy n'en fit point de chanſon.

Vous êtiez même regardée
Comme une nouvelle Médée,
Qui pourroit en amour rajeunir un Eſon.
Que votre art ſeroit beau, qu'il ſeroit admirable,
S'il me rendoit un Jaſon,
Un Argonaute capable
De conquerir la toiſon!

PRÈMIERE LETTRE

De Mlle de l'Enclos à M. de Saint Evremond.

J'Etois dans ma chambre toute seule, & très-lasse de lecture, lorsque l'on me dit, Voilà un homme de la part de M. de Saint Evremond. Jugez si tout mon ennui ne s'est pas dissipé dans le moment. J'ai eu le plaisir de parler de vous, & j'en ai appris des choses que les Lettres ne disent point; votre santé parfaite, & vos occupations. La joye de l'esprit en marque la force; & votre Lettre, comme du tems que M. d'Olon-

ne

ne vous faiſoit ſuivre, m'aſſure que l'Angleterre vous promet encore 40 ans de vie; car il me ſemble que ce n'eſt qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vêcu au-delà de l'âge de l'homme. J'aurois ſouhaité de paſſer ce qui me reſte de vie avec vous: ſi vous aviez penſé comme moi, vous feriez ici. Il eſt pourtant aſſez beau de ſe ſouvenir toujours des perſonnes que l'on a aimées. Et c'eſt peut-être pour embellir mon épitaphe que cette ſéparation du corps s'eſt faite. Je ſouhaiterois que le jeune (*a*) Prédicateur m'eût trouvée dans la gloi-

(*a*) M. Turretin, Profeſſeur en Hiſtoire Eccléſiaſtique à Genève.

re de Niquée, où l'on ne change point. Car il me paroît que vous m'y croyez des premieres Enchantées. Ne changez point vos idées sur cela. Elles m'ont toujours été favorables, & que cette communication, que quelques Philosophes croyoient au-dessus de la présence, dure toujours.

J'ai témoigné à M. Turretin la joye que j'aurois de lui être bonne à quelque chose. Il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reste d'honnêtes Abbés en l'absence de la Cour, il sera traité comme un homme que vous esti-

mez. J'ai lû devant lui votre Lettre avec des Lunettes, mais elles ne me siéent pas mal. J'ai toujours eu la mine grave. S'il est amoureux du mérite que l'on appelle ici distingué, peut-être que votre souhait sera accompli ; car tous les jours on me veut consoler de mes pertes par ce beau mot.

J'ai sû que vous souhaitiez la Fontaine en Angleterre. On n'en jouit guéres à Paris. Sa tête est bien affoiblie. C'est le destin des Poëtes. Le Tasse & Lucrece l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour la Fontaine. Il n'a guére aimé de femmes qui en eussent pu faire la dépense.

TROISIE'ME LETTRE

De M. de Saint Evremond à Mlle de l'Enclos, 1696.

J'Ai reçu la ſeconde Lettre que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, ſpirituelle, où je reconnois les enjouemens de Ninon, & le bon ſens de Mademoiſelle de l'Enclos. Je ſavois comment la premiere a vêcu, vous m'apprenez de quelle maniere vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le tems heureux que j'ai paſſé dans votre commerce, & à déſirer inutilement de vous voir

encore. Je n'ai pas la force de me transporter en France, & vous y avez des agrémens qui ne vous laisseront pas venir en Angleterre. Me de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a ses charmes; & je serois un ingrat, si je n'avouois moi-même que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris avec beaucoup de plaisir, que M. le Comte de Grammont a recouvré sa premiere santé, & a acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici je me suis contenté grossiérement d'être homme de bien. Il faut faire quelque chose de plus, & je n'attends que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un pays où l'on a de merveilleux avantages

pour se sauver. Le vice n'y est guéres moins opposé à la mode qu'à la vertu. Pécher, c'est ne savoir pas vivre, & choquer la bienséance, autant que la Religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus malhonnête homme pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considération pour l'autre vie sont conduits au salut par les égards & les devoirs de celle-ci. C'en est assez sur une matiére où la conversion de M. le Comte de Grammont m'a engagé. Je la crois sincere & honnête. Il sied bien à un homme qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire jusqu'ici. Au con-

traire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est perdue : l'espérance, qui est la plus douce des passions, & celle qui contribue davantage à nous faire vivre agréablement. Désespérer de vous voir jamais, est ce qui me fait le plus de peine. Il faut se contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié qui résiste à la longueur du tems, à l'éloignement des lieux, & à la froideur ordinaire de la vieillesse (*a*). Ce

(*a*) Saint Evremond est né le premier

dernier mot me regarde. La nature commencera par vous, à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire assurer M. le Duc de Lauzun de mes très-humbles services, & de savoir si Madame la Maréchale de Créqui lui a fait payer 500 écus qu'il m'avoit prêtés. On me l'a écrit il y a longtems; mais je n'en suis pas trop assuré.

Avril 1613, & Mademoiselle de l'Enclos en Mai 1616, il avoit trois ans plus qu'elle.

QUATRIEME LETTRE

De M. de Saint Evremond à Mlle de l'Enclos.

IL y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & personne ne m'en apprend.

M. de la Bastide m'a dit que vous vous portiez fort bien. Mais il ajoute, que si vous n'aviez plus tant d'amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'amis. La fausseté de la derniere nouvelle me fait douter de la vérité de la pre-

miere. Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Les amans & les joueurs ont quelque chose de semblable. Qui a aimé, aimera. Si l'on m'avoit dit que vous êtes dévote, je l'aurois pû croire. C'est passer d'une passion humaine à l'amour de Dieu, & donner à son ame de l'occupation. Mais ne pas aimer est une espece de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languissant ne fut jamais un bien,
C'est trouver, sans mourir, l'état où l'on n'est rien.

Je vous demande des nouvelles de votre santé, de vos occupa-

tions, de votre humeur, & que ce soit dans une assez longue Lettre, où il y ait peu de morale, & beaucoup d'affection pour votre ancien ami. L'on dit ici que le Comte de Grammont est mort. Ce qui me donne un déplaisir fort sensible. Si vous connoissez Barbin, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choses sous mon nom, qui ne sont point de moi. J'ai assez de mes sottises, sans me charger de celles des autres. On me donne une piéce contre le Pere Bouhours, où je ne pensai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'estime plus que lui. Notre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur ; sans excepter Vaugelas.

Dieu veuille que la nouvelle de la mort du Comte de Grammont soit fausse, & celle de votre santé véritable. La Gazette de Hollande dit que M. le Comte de Lauzun se marie; si cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris: outre cela M. de Lauzun est Duc, & le nom de Comte ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque chose, vous m'obligerez; & de faire bien des complimens à M. de Gourville de ma part, en cas que vous le voyiez toujours. Pour des nouvelles de paix & de guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage. Adieu. C'est le

plus véritable de vos ſerviteurs ; qui gagneroit beaucoup ſi vous n'aviez point d'amans. Car il ſeroit le premier de vos amis, malgré une abſence qu'on peut nommer éternelle.

CINQUIÉME LETTRE

De M. de Saint Evremond à Mlle de l'Enclos.

M. Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connoiſſance. Je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir ſervi de ſujet à la belle Lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûs. Ces yeux, par qui je connoiſſois toujours la nouvelle conquête d'un amant, quand ils brilloient un peu plus que de coutu-

me ; & qu'ils nous faisoient dire :

Telle n'est point la Cythérée, (*a*)
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse & parée
Pour la conquête d'un amant ;
Telle ne luit en sa carriere
Des mois l'inégale Courriere ;
Et telle dessus l'horison,
L'Aurore au matin ne s'étale ;
Quand les yeux même de Cephale
En feroient la comparaison.

Vous êtes encore la même pour moi, & quand la nature, qui n'a jamais pardonné à personne, au-

---

(*a*) Strophe de l'Ode de Malherbe à la Reine Marie de Médicis, en 1660.

roit épuisé son pouvoir à produire une petite altération aux traits de votre visage, mon imagination sera toujours pour vous cette gloire de Niquée, où vous savez qu'on ne changeoit point.

SECONDE LETTRE

De Mlle de l'Enclos à M. de Saint Evremond.

JE défie Dulcinée de ſentir avec plus de joye le ſouvenir de ſon Chevalier. Votre Lettre a été reçue comme elle le mérite, & la Triſte-figure n'a point diminué le mérite des ſentimens. Je ſuis touchée de leur force & de leur perſévérance. Conſervez-les à la honte de ceux qui ſe mêlent d'en juger. Je crois, comme vous, que les rides ſont les marques de la ſageſſe. Je ſuis ravie

que vos vertus extérieures ne vous attriſtent point. Je tâche d'en uſer de même. Vous avez un ami (*a*), Gouverneur de Province, qui doit ſa fortune à ſes agrémens. C'eſt le ſeul Vieillard qui ne ſoit pas ridicule à la Cour. M. de Turenne ne vouloit vivre que pour le voir vieux. Il le verroit pere de famille, riche & plaiſant. Il a plus dit de plaiſanteries ſur ſa nouvelle dignité, que les autres n'en ont penſé. M. d'Elbene, que vous appellez le *Cunctator*, eſt mort à l'Hopital. Qu'eſt-ce que les jugemens des hommes ! Si M. d'Olonne vivoit, & qu'il

(*a*) M. le Comte de Grammont.

eût lu la Lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué votre qualité de ſon Philoſophe. M. de Lauzun eſt mon voiſin. Il recevra vos complimens. Je vous rends très tendrement ceux de M. de Charleval. Je vous demande inſtamment de faire ſouvenir M. de Ruvigny de ſon Amie de la rue des Tournelles.

TROISIÉME LETTRE

De Mlle de l'Enclos à M. de Saint Evremond.

M. De Charleval vient de mourir, & j'en ſuis ſi affligée, que je cherche à me conſoler par la part que je ſai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours. Son eſprit avoit tous les charmes de la jeuneſſe, & ſon cœur toute la bonté & la tendreſſe déſirable dans les véritables amis. Nous parlions ſouvent de vous, & de tous les Originaux de notre tems. Sa vie & celle que

je mène préſentement avoient beaucoup de raport. Enfin, c'eſt plus que de mourir ſoi-même qu'une pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéreſſe à votre vie à Londres, comme ſi vous étiez ici, & les anciens Amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais ſi bien que lorſqu'on en eſt privé.

QUATRIÉME LETTRE

De Mlle de l'Enclos à M. de Saint Evremond.

J'Apprends avec plaiſir que mon ame vous eſt plus chere que mon corps, & que votre bon-ſens vous conduit toujours au meilleur. Le corps à la vérité n'eſt plus digne d'attention, & l'ame a encore quelque lueur qui la ſoutient, & qui la rend ſenſible au ſouvenir d'un Ami dont l'abſence n'a point effacé les traits. Je fais ſouvent de vieux contes où M. d'Elbene, M. de Charle-

val & le Chevalier de la Riviere réjouissent les Modernes. Vous avez part aux beaux endroits. Mais comme vous êtes Moderne aussi, j'observe de ne vous pas louer devant les Académiciens qui se sont déclarez pour les Anciens. Il m'est revenu un Prologue en musique que je voudrois bien voir sur le Théâtre de Paris. La Beauté, qui en fait le sujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Helenes n'ont pas le droit de trouver un Homere, & d'être toujours les Déesses de la beauté. Me voici bien haut, comment en descendre ? Mon très-cher ami, ne falloit-il pas mettre le

cœur à ſon langage ? Je vous aſſure que je vous aime toujours plus tendrement que ne le permet la philoſophie. Madame la Ducheſſe de Bouillon eſt comme à 18 ans. La ſource des charmes eſt dans le ſang Mazarin. A cette heure que nos Rois ſont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici ? Ce ſeroit pour moi le plus grand ſuccès de la paix.

SIXIÉME LETTRE

De M. de St. Evremond à Mlle de l'Enclos.

JE prends un plaiſir ſenſible à voir de jeunes perſonnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher ſincérement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapport entre votre goût, entre votre humeur, entre vos ſentimens & les miens, je crois que vous ne ſerez pas fâchée de voir un jeune Cavalier, qui ſait plaire à toutes nos Dames. C'eſt M. le Duc de Saint

Albans, que j'ai prié, autant pour son intérêt que pour le vôtre, de vous visiter. S'il y a quelqu'un de vos amis avec M. de Tallard du mérite de notre tems, à qui je puisse rendre quelque service, ordonnez. Faites-moi savoir comment se porte notre ancien Ami M. de Gourville. Je ne doute point qu'il ne soit bien dans ses affaires. S'il est mal dans sa santé, je le plains.

Le Docteur Morelli, mon ami particulier, accompagne Madame la Comtesse de Sandwich, qui va en France pour sa santé. Feu M. le Comte de Rochester, pere de Madame Sandwich, avoit

plus d'eſprit qu'homme d'Angleterre. Madame Sandwich en a plus que n'avoit M. ſon pere. Auſſi généreuſe que ſpirituelle, auſſi aimable que ſpirituelle & généreuſe. Voilà une partie de ſes qualités. Je m'étendrai plus ſur le médecin que ſur la malade.

Sept Villes, comme vous ſavez, ſe diſputerent la naiſſance d'Homere. Sept grandes Nations ſe diſputent celle du Morelli. L'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perſe, la Turquie, l'Italie, l'Eſpagne. Les pays froids, les pays temperés même, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il ſait toutes les Langues, il

en parle la plûpart. Son ſtile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il eſt né chez les Orientaux, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la muſique paſſionnément. Il eſt fou de la Poéſie. Curieux en Peinture, pour le moins; Connoiſſeur, je ne le ſai pas. Sur l'Architecture, il a des amis qui la ſavent. Célebre, ſérieuſement, dans ſa profeſſion. Capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoiſſance de tous vos Illuſtres. S'il a bien la vôtre, je le tiens aſſez heureux. Vous ne lui ſauriez faire connoître perſonne qui ait un mérite ſi ſingulier que Vous. Il me ſemble qu'Epicure

faisoit une partie de son souverain bien, du souvenir des choses passées. Il n'y a plus de souverain bien pour un homme de cent ans comme moi. Mais il est encore des consolations. Celle de me souvenir de vous, & de tout ce que je vous ai oui dire, est une des plus grandes. Je vous écris bien des choses dont vous ne vous ne vous souciez guere, je ne songe pas qu'elle vous ennuieront. Il me suffit qu'elles me plaisent. Il ne faut pas, à mon âge, croire qu'on puisse plaire aux autres. Mon mérite est de me contenter. Trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant. Songez à me ménager du vin avec

M. de Gourville. Je suis logé avec M. de l'Hermitage, un de ses parens, fort honnête-homme, réfugié en Angleterre pour sa religion. Je suis faché que la conscience des Catholiques François ne l'ait pu souffrir à Paris, ou que la délicatesse de la sienne l'en ait fait sortir. Il mérite l'approbation de son cousin assurément.

CINQUIÉME LETTRE

Réponse de Mlle de l'Enclos à M. de S. Evremond.

A Quoi songez-vous de croire que la vûe d'un Jeune-homme soit un plaisir pour moi ? Vos sens vous trompent sur ceux des autres. J'ai tout oublié hors mes Amis. Si le nom de Docteur ne m'avoit rassurée, je vous aurois fait réponse par l'Abbé de Hautefeuille, & vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, & on y reçut votre

Lettre qui m'a autant réjouie qu'aucune que j'aye jamais reçue de vous. Quelle envie d'avoir de bon vin ! Et que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir vous répondre du ſuccès ! M. de l'Hermitage vous diroit auſſi bien que moi que M. de Gourville ne ſort plus de ſa chambre. Aſſez indifférent pour toutes ſortes de goûts ; bon ami toujours, mais que ſes amis ne ſongent pas d'employer, de peur de lui donner des ſoins. Après cela, ſi par quelque inſinuation que je ne prévois pas encore, je puis employer mon ſavoir faire pour le vin, ne doutez pas que je ne le faſſe. M. de Tallard a été de mes amis autrefois.

Mais

Mais les grandes affaires détournent les grands hommes des inutilités. On m'a dit que M. l'Abbé Dubois (*a*) iroit avec lui. C'eſt un petit homme délié, qui vous plaira, je crois. Il y a vingt de vos Lettres entre mes mains, on les lit ici avec admiration, vous voyez

---

(*a*) Guillaume, Cardinal Dubois, Archevêque, Duc de Cambrai, Prince du Saint-Empire, premier Miniſtre ſous la Régence du Duc d'Orléans, né le 6 Septembre 1656, & mort à Paris le 10 Août 1723, âgé de 66 ans, 11 mois & 4 jours.

N'étant encore que l'Abbé Dubois, il fut envoyé, en 1698, en Angleterre, pour quelque Négociation ſecrete de la Cour de France avec celle de Londres.

que le bon goût n'est pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer. Et que vous êtes sage, si vous ne vous souciez plus que de vous. Non pas que le principe ne soit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire aux autres. J'ai écrit à M. Morelli, si je trouve en lui toutes les sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

SIXIÉME LETTRE

De Mlle de l'Enclos à M. de St. Evremond.

J'Ai envoyé une réponſe à votre derniere Lettre, Monſieur, au correſpondant de M. l'Abbé Dubois ; & je crains, comme il étoit à Verſailles, qu'elle ne lui ait pas été rendue. Je ſerois fort en peine de votre ſanté, ſans la viſite du bon (a) petit Bibliothéquaire de Madame de Bouillon, qui me combla de joye, en me

(a) M. l'Abbé de Hautefeuille.

montrant une Lettre d'une personne, qui songe à moi à cause de vous. Quelque sujet que j'aye eu dans ma maladie de me louer du monde & de mes amis, je n'ai rien ressenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites sur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puisque c'est vous qui me l'avez attirée. Je vous prie que je sache, par vous-même, si vous avez ratrapé ce bonheur dont on jouit si peu en de certains tems. La source ne sauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable personne qui soutient votre vie. Que j'envie ceux qui passent en Angleterre ! Et que j'aurois de plaisir de dîner encore une fois

avec vous ! N'eſt-ce point une groſſiéreté que le ſouhait d'un dîné ? L'eſprit a de grands avantages ſur le corps : cependant ce corps fournit ſouvent de petits goûts qui ſe réiterent, & qui ſoulagent l'ame de ſes triſtes réflexions. Vous vous êtes ſouvent mocqué de celles que je faiſois : je les ai toutes bannies. Il n'eſt plus tems quand on eſt arrivé au dernier période de la vie : il faut ſe contenter du jour où l'on vit. Les eſpérances prochaines, quoi que vous en diſiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles ſont plus ſûres. Voici une belle morale. Portez - vous bien, voilà à quoi tout doit aboutir.

SEPTIÉME LETTRE.

De Mlle de l'Enclos à M. de St. Evremond, Avril 1698.

M. L'Abbé Dubois m'a rendu votre Lettre, Monsieur, & m'a dit autant de bien de votre estomac que de votre esprit. Il vient des tems où l'on fait bien plus de cas de l'estomac que de l'esprit. Et j'avoue à ma honte que je vous trouve plus heureux de jouir de l'un que de l'autre. J'ai toujours cru que votre esprit dureroit autant que vous. On n'est pas si sûr de la

ſanté du corps, ſans quoi il ne reſte que de triſtes réflexions. Inſenſiblement je m'embarquerois à en faire : voici un autre chapitre. Il regarde un Joli-garçon qu'un deſir de voir les honnêtes-gens de toute ſorte de pays a fait quitter une maiſon opulente, ſans congé. Peut-être blâmerez-vous ſa curioſité ; mais l'affaire eſt faite. Il ſait beaucoup de choſes. Il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à ſon âge. Je l'ai cru digne de vous voir, pour lui faire commencer à ſentir qu'il n'a pas perdu ſon tems d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par ſon frere aîné, qui eſt particuliérement

mon ami, d'aller savoir des nouvelles de Madame la Duchesse Mazarin & de Madame Hervey, puisqu'elles ont bien voulu se souvenir de moi.

SEPTIÉME LETTRE.

Réponse de M. de Saint Evremond à Mlle de l'Enclos, Mai 1698.

JE n'ai jamais vû de Lettre où il y eût tant de bon sens que dans la vôtre. Vous faites l'éloge de l'estomac si avantageusement qu'il y aura de la honte à avoir bon esprit, à moins que d'avoir bon estomac. Je suis obligé à M. l'Abbé Dubois de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A 88 ans je mange des huitres tous les matins, je dine bien, je ne soupe pas mal ; on

fait des heros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on ait plus de bien, de crédit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit;
Qu'un autre me passe en mérite.
Sur le goût & sur l'appétit,
C'est l'avantage qui m'irrite.
L'estomac est le plus grand bien;
Sans lui les autres ne sont rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre;
Un grand esprit veut tout comprendre:
Les droits de l'estomac sont de bien digérer:
Et dans les sentimens que me donne mon Ange,
La beauté de l'esprit, la grandeur du courage,

N'ont rien qu'à sa vertu l'on puisse comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'esprit, moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être. Aujourd'hui je répare autant qu'il m'est possible le tort que j'ai eu ; ou par l'usage que j'en fais, ou par l'estime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez usé autrement. Le corps vous a été quelque chose dans votre jeunesse ; présentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde l'esprit. Je ne sais pas si vous avez raison de l'estimer tant. On ne lit presque rien qui vaille la peine d'être retenu. On ne dit presque rien qui

mérite d'être écouté. Quelque misérables que soient les sens à l'âge où je suis, les impressions que font sur eux les objets qui plaisent, me trouvent bien plus sensible, & nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'est peut-être une jalousie de l'esprit, qui trouve leur partage meilleur que le sien. M. Bernier, le plus joli Philosophe que j'aie connu. (Joli Philosophe ne se dit guére, mais sa figure, sa taille, sa maniere, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithete-là.) M. Bernier, en parlant de la mortification des sens, me dit un jour : » Je vais vous » faire une confidence que je ne

» ferois pas à Madame de la Sa-
» bliere, à Mademoiselle de l'En-
» clos même, que je tiens d'un
» ordre supérieur; je vous dirai
» en confidence que l'abstinence
» des plaisirs me paroît un grand
» péché «. Je fus supris de la nouveauté du sistême. Il ne laissa pas de faire quelqu'impression sur moi. S'il eût continué son discours, peut-être m'auroit-il fait gouter sa doctrine. Continuez-moi votre amitié, qui n'a jamais été altérée; ce qui est rare dans un aussi long commerce que le nôtre.

HUITIÉME LETTRE

De Mlle de l'Enclos à M. de Saint Evremond, Août 1698.

M. De Clerambault m'a fait un ſenſible plaiſir en me diſant que vous ſongiez à moi : j'en ſuis digne par l'attachement que je conſerve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la poſtérité par la durée de notre vie, & par celle de notre amitié. Je crois que je vivrai autant que vous. Je ſuis laſſe quelquefois de faire toujours la même choſe ; & je loue le Suiſſe qui ſe jetta

dans la riviere par cette raison. Mes amis me reprennent souvent sur cela ; & m'assurent que la vie est bonne, tant que l'on est tranquille & que l'esprit est sain. La force du corps donne d'autres pensées. L'on préféreroit sa force à celle de l'esprit ; mais tout est inutile quand on ne sauroit rien changer. Il vaut autant s'éloigner des réflexions, que d'en faire qui ne servent à rien. Madame Sandwich m'a donné mille plaisirs, par le bonheur que j'ai eu de lui plaire. Je ne croyois pas sur mon déclin pouvoir être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit que toutes les femmes de France, & plus de véri-

table mérite. Elle nous quitte: c'est un regret pour tout ce qui la connoît, & pour moi particuliérement. Si vous aviez été ici, nous aurions fait des repas dignes du tems passé. Aimez-moi toujours. Madame de Coulange a pris la commission de faire vos complimens à M. le Comte de Grammont par Me la Comtesse de Grammont. Il est si jeune que je le crois aussi leger, que du tems qu'il haïssoit les malades, & qu'il les aimoit dès qu'ils étoient revenus en santé. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la beauté de Madame la Duchesse Mazarin, comme on parle ici de celle de Mademoiselle de Bellefond
qui

qui commence. Vous m'avez attachée à Madame Mazarin, & je n'en entens point dire de bien sans plaisir. Adieu, Monsieur, pourquoi n'est-ce pas un bon jour ? Il ne faudroit pas mourir sans se voir.

NEUVIÉME LETTRE

De Mlle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond, le 3 Juillet 1699.

Sur la mort de Madame la Duchesse Mazarin, morte à Chelsey, près de Londres, le 21 Juillet 1699, âgée de 57 ans.

QUelle perte pour vous, Monsieur ! Si on n'avoit pas à se perdre soi-même, on ne se consoleroit jamais. Je vous plains sensiblement : vous venez de perdre un commerce aimable, qui vous a soutenu dans un pays étranger. Que peut - on faire

pour remplacer un tel malheur? Ceux qui vivent longtems sont sujets à voir mourir leurs amis, après cela votre esprit, votre Philosophie vous servira à vous soutenir. J'ai senti cette mort comme si j'avois eu l'honneur de connoître Madame Mazarin. Elle a songé à moi dans mes maux : j'ai été touchée de cette bonté ; & ce qu'elle étoit pour vous m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de remede, & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à vous voir si sain, & si sage : car je tiens pour sages ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille graces du thé que

vous m'avez envoyé. La gaieté de votre Lettre m'a autant plû que votre présent. Vous allez ravoir Madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la situation de sa vie vous pût servir de quelque consolation. J'ignore les manieres Angloises: cette Dame a été très-Françoise ici. Adieu, mille fois, Monsieur, si l'on pouvoit penser comme Madame de Chevreuse, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.

DIXIÉME LETTRE

De Mlle de l'Enclos à M. de Saint Evremond. 1699.

VOtre Lettre m'a rempli de desirs inutiles dont je ne me croyois plus capable. Les jours se passent, comme disoit le bon homme des Yveteaux, dans l'ignorance & la paresse; & ces jours nous détruisent, & nous font perdre les choses à quoi nous sommes attachés. Vous l'éprouvez cruellement. Vous disiez autrefois que je ne mourrois que de

réflexions : je tâche à n'en plus faire, & à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du tems qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois pendue. Cependant on tient à un vilain corps comme à un corps agréable. On aime à sentir l'aise & le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouis encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon estomac avec le vôtre, & parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le souvenir me réjouit plus que la présence de beaucoup de gens que je vois,

quoiqu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport. M. de Clerambault me demande ſouvent, s'il reſſemble par l'eſprit à ſon pere : non, lui dis-je ; mais j'eſpere de ſa préſomption qu'il croit ce non avantageux, & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaiſon du ſiécle préſent avec celui que nous avons vû ! Vous allez voir Madame Sandwich ; mais je crains qu'elle aille à la campagne. Elle ſait tout ce que vous penſé d'elle. Madame Sandwich vous dira plus de nouvelles de ce pays-ci que moi. Elle a tout approfondi & tout pénétré. Elle connoît parfaite-

ment tout ce que je hante, & a trouvé le moyen de n'être point étrangere ici.

HUITIÉME LETTRE

Réponse de M. de St. Evremond à Mlle de l'Enclos. 1699.

LA derniere Lettre que je reçois de Mlle de l'enclos me semble toujours la meilleure. Et ce n'est point que le sentiment du plaisir présent l'emporte sur le souvenir du passé ! La véritable raison est que votre esprit se fortifie tous les jours. S'il en est du corps comme de l'esprit, je soutiendrois mal ce combat d'estomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un essai du mien con-

tre celui de Madame Sandwich, à un grand repas, chez Mylord Jerſey, je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'eſprit de Madame Sandwich: je vois ſon bon goût par l'eſtime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu ſur les louanges qu'elle vous donna, non plus que ſur l'appétit. Vous êtes de tous les pays; auſſi eſtimé à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les tems; & quand je vous allégue pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment auſſitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maitreſſe du préſent & du paſſé. Puiſſiez-vous avoir des droits conſidérables ſur

l'avenir ; je n'ai pas en vûe la réputation : elle vous est assurée dans tous les tems. Je regarde une chose plus essentielle ; c'est la vie, dont huit jours valent mieux que huit siécles de gloire après la mort. Qui vous auroit proposé autrefois de vivre comme vous vivez, vous vous seriez pendue ; l'expression me charme, cependant vous vous contentez de l'aise & du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.

L'esprit vous satisfait, ou du moins vous console ;
Mais on préfereroit de vivre jeune & folle ;
Et laisser aux Vieillards, exempts de passions,
La triste gravité de leurs réflexions.

Il n'y a personne qui fasse plus de cas de la jeunesse que moi. Comme je n'y tiens que par le souvenir, je suis votre exemple, & m'accommode du présent le mieux qu'il m'est possible. Plût à Dieu que Madame Mazarin eût été de notre sentiment ! Elle vivroit encore. Mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame Sandwich va à la campagne. Elle part d'ici admirée à Londres comme elle a été à Paris. Vivez, la vie est bonne, quand elle est sans douleur. Je vous prie de faire tenir ce Billet à Monsieur l'Abbé de Haute-Feuille, chez Madame la Duchesse de Bouillon. Je vois quelquefois les Amis

de Monſieur l'Abbé Dubois, qui ſe plaignent d'être oubliez. Aſſurez-le de mes très-humbles reſpects.

ONZIÉME LETTRE

De Mlle de l'Enclos à M. de Saint Evremond, 1700. 14 *Octobre*.

LE Bel-Esprit est bien dangereux dans l'amitié! Votre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive & étonnante, & j'ai même eu besoin de me souvenir que Lucien a écrit à la louange de la Mouche, pour m'accoutumer à votre stile. Plût à Dieu que vous pussiez penser de moi ce que vous en dites! Je me passerois de toutes les nations.

Auſſi eſt-ce à vous que la gloire en demeure. C'eſt un chef-d'œuvre que votre derniere Lettre. Elle a fait le ſujet de toutes les converſations que l'on a eues dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la jeuneſſe : vous faites bien de l'aimer. La Philoſophie ſied bien avec les agrémens de l'eſprit. Ce n'eſt pas aſſez d'être ſage, il faut plaire : & je vois bien que vous plairez toujours, tant que vous penſerez comme vous penſez. Peu de gens réſiſtent aux années. Je crois ne m'en être pas encore laiſſé accabler. Je ſouhaiterois, comme vous, que Madame Mazarin eû regardé la vie en elle-

même sans songer à son visage ; qui eût toujours été aimable, quand le bon sens auroit tenu la place de quelqu'éclat de moins. Madame Sandwich conservera la force de l'esprit, en perdant la jeunesse, au moins le pensai-je ainsi. Adieu, Monsieur, quand vous verrez Madame la Comtesse de Sandwich, faites-là souvenir de moi ; je serois très-fâchée d'en être oubliée.

NEUVIÉME LETTRE

De M. de Saint Evremond à Mlle de l'Enclos, le premier Janvier 1701.

ON m'a rendu dans le mois de Décembre la Lettre que vous m'avez écrite le 14. Octobre 1700. Elle est un peu vieille. Mais les bonnes choses sont agréablement reçues, quelque tard qu'elles arrivent. Vous êtes sérieuse, & vous plaisez. Vous donnez de l'agrément à Séné-que, qui n'est pas accoûtumé d'en avoir. Vous vous dites vieille

avec toutes les graces de l'humeur & de l'esprit des jeunes gens. J'ai une curiosité que vous pouvez satisfaire : quand il vous souvient de votre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur de l'indolence que du trouble de la passion ? Ne sentez-vous point *dans votre* cœur une opposition secrette à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à votre esprit ?

Mais aimer, & vous voir aimée,
Est une douce illusion,
Qui dans votre cœur s'est formée
De concert avec la raison.

D'une amoureuſe ſympathie
Il faut pour arrêter le cours,
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin eſt celle de la vie.

Puiſſent les Deſtins complaiſans
Vous donner encore trente ans
D'Amour & de Philoſophie!

C'eſt ce que je vous ſouhaite le premier jour de l'année 1701. jour où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour étrennes des ſouhaits.

Fin des Lettres de M. de Saint Evremond & de Mlle de l'Enclos.